

LES PROGRÈS
DE LA
RAISON,
DANS LA RECHERCHE DU VRAI.

AVANT-PROPOS.

Avant que de vouloir rechercher l'origine des choses, il faut avoir le courage & la force d'esprit nécessaire, être exempt de tout préjugé, & n'avoir uniquement que la raison pour guide, & la vérité pour objet.

L'homme sage ne taxera point de téméraire, celui qui ose soutenir que, tandis que les effets éclatent à nos yeux, leurs causes doivent toujours demeurer dans une obscurité impénétrable. Qui a assisté à la formation des essences? Qui a mis des bornes à l'esprit humain? Qui en a mesuré la portée? L'Intelligence suprême, par qui tout existe, n'a-t-elle pu faire des intelligences capables de connoître ce qui est? N'auroit-elle point proportionné l'activité de l'esprit humain à l'immense variété des phénomènes naturels? Et si les connoissances que l'esprit acquiert, ne sont, à son égard, que de nouvelles manières d'être, pourquoi ne pourroient-elles pas être aussi diversifiées, que la forme que la matière revêt à l'aide du mouvement? Celui qui fait

AVANT-PROPOS.

tant de choses dignes d'être vues & connues, n'auroit il pas des yeux assez perçants pour voir, & un esprit assez pénétrant pour comprendre?

Si les yeux voient, les oreilles entendent, & les autres facultés font leurs fonctions, sans avoir besoin d'aucun précepte, l'entendement peut bien raisonner, chercher la vérité, la trouver, & juger sans l'aide d'aucune science.

Servons nous donc de nos yeux & de notre entendement; voyons par nous-mêmes; pensons par nous-mêmes, & ne rougissons pas de chercher la vérité.





L E S

PROGRÈS DE LA RAISON.

Dans la recherche du vrai.

Dans mon enfance j'ai été élevé dans les préjugés à la mode. Tout homme qui ne réfléchit pas ; reste tout le tems de sa vie dans ces mêmes préjugés. Ces préjugés sont les obstacles les plus funestes aux connoissances des hommes. Prévenus de passions, de telle ou telle espèce, soit dévotion, débauche, haine, amour, orgueil, jalousie, curiosité, ils ne voient presque rien dans son état naturel, l'objet est toujours déguisé par la couleur intermédiaire, au travers de laquelle il est apperçu.

Pour remédier à ces inconvéniens, il faut attendre que la disposition des organes soit changée, qu'elle soit rétablie dans un juste équilibre, & alors la perception sera d'une espèce toute différente, aussi bien que la détermination du jugement.

En réfléchissant & en m'étudiant moi-même, j'ai eu le bonheur de me dégager de tous ces préjugés & de les vaincre ; j'ai reconnu que ce

qu'on appelle la Nature, ne peut être ni contenir autre chose que l'intelligence & la matière. Cette Intelligence est l'unique objet que nous devons reconnoître pour le vrai Dieu, & le seul de qui toute la Nature dépend. C'est cette Intelligence suprême qui donne le mouvement & la vie à toute la matière; il n'y a pas un atôme de cette matière qui ne soit dépendant de cette Intelligence infinie, qui n'en soit gouverné & régi. Tous les individus de la Nature sont l'ouvrage de sa toute-puissance.

Ce que nous appellons matière, n'est que l'assemblage de tous le Etres. Ces Etres & cette Intelligence n'ont jamais eu de commencement; par conséquent ils sont éternels. Il y a une force inhérente à ces Etres qui les rend essentiellement actifs & mobiles, capables de produire tous les effets que nous voyons. Cette force inhérente ne peut être produite que par cette Intelligence qui préside à toute la Nature; c'est elle qui produit le mouvement; c'est par le mouvement que tout se forme, s'accroît, s'altère & se détruit. C'est le mouvement qui change l'aspect des êtres, qui leur ajoute & qui leur ôte des propriétés, & qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre, chacun d'eux est forcé, par une suite de sa nature, d'en sortir pour en occuper un autre, & de contribuer à la naissance, à l'entretien, à la composition d'autres êtres, totale-



ment différents pour l'espèce, l'essence & le rang.

Tous les individus de la Nature ne sont que des composés d'atômes. Chaque atôme a son ame particulière & distinguée de tous les autres atômes. Donc chaque individu est composé d'autant d'ames que d'atômes. Par conséquent, il ne peut y avoir que le premier atôme de la composition de mon individu où puisse résider mon ame; ou mon *moi-même*, car tous les autres atômes ne sont qu'ajoutés & en seront séparés à ma dissolution.

Tous les êtres ou atômes qui composent la matière, sont doués d'une portion d'intelligence proportionnée à la quantité de leurs espèces; ils possèdent tous de cette intelligence jusqu'à un certain degré, les uns plus, les autres moins; de sorte que chaque être a sa portion d'intelligence au même degré.

Ce petit atôme ou germe d'où provient le commencement de notre existence actuelle, cette petite machine aussi complète dans sa petitesse que l'est le corps lui-même (puis que celui-ci n'est que ce même atôme développé par l'intus-susception d'une matière étrangère) ne pourroit-il point survivre à la dissolution de tout ce qu'il a reçu d'accidentel depuis la conception?

Or puisque ce petit corps primitif où a résidé l'individualité de notre machine, a subsisté pendant des tems infinis, en subsistant tant de révo-

lutions, en passant successivement par les corps de nos ayeux, n'est-ce pas un très grand préjugé pour son immortalité ? Dépouillé de toute cette matiere étrangère qu'il a reçue dans le sein de sa mère par la communication de son sang, & depuis sa naissance par la nourriture, il peut résister aux atteintes de la mort, il peut vivre éternellement, comme il a subsisté auparavant indépendemment de toutes ces résourses... Pourquoi même jugerions nous que cette machine primitive, étant dégagée de tout ce qu'elle avoit d'étranger, ne penseroit pas, & n'auroit pas des sensations ? Doit-on croire que sans un certain volume de matiere, on ne peut ni penser ni être sensible ? Les ressorts de cette petite machine seroient très déliés & très minces. Mais quelle ne seroit pas leur force s'ils étoient inaltérables ? Et que faut-il pour leur donner cette force ? Un simple vouloir de l'Intelligence suprême.

Vous me direz que vous ne vous souvenez pas d'avoir pensé ni d'avoir eu des sensations lors que vous étiez renfermé dans les corps de vos ayeux ; mais ignorez-vous que la mémoire dépend de certaines traces du cerveau ; que ces traces se font par le secours des esprits animaux, & que n'ayant alors, ni les mêmes organes, ni les mêmes esprits animaux, ni les mêmes fibres que vous avez maintenant, vous ne devez pas être surpris de ne pas vous souvenir, ni des pen-

fées , ni des sensations que vous aviez il y a cent ans dans le corps de votre bisayeul ; vous pensiez alors par des sensations toutes différentes , de même que vous penserez dans tous les siècles à venir par des sensations qui ne seront plus les mêmes que celles que vous avez aujourd'hui.

Ce que l'on appelle l'univers , comprend l'espace infini dans lequel sont placés tous les êtres. Le Soleil , la Lune , les Etoiles , tous les Globes & toutes les Planètes , sont tous des animaux composés d'atômes , qui vivent & se nourrissent aux dépens & de la substance les uns des autres dans cet espace infini ; ceux-ci en contiennent d'autres , & cela va de degré en degré jusqu'à l'infini.

L'expérience nous démontre cette vérité sans en pouvoir douter : nous sommes des animaux qui vivent & se nourrissent de la substance de cet animal que nous appellons la terre , & sur laquelle nous sommes placés : à notre tour , nous sommes remplis d'autres animaux plus petits sans comparaison que nous. Comme sont les vers & toutes sortes de vermines , & d'insectes qui habitent au dedans & à la superficie de nos corps ; ceux-ci sont encore la terre à d'autres animaux plus imperceptibles. Notre chair , notre sang , nos esprits & toute notre substance ne sont autre chose qu'une tissure de petits animaux , qui vivent , & se nourrissent aux dépens & de la substance les uns des autres , nous prêtent

le mouvement qu'ils ont , se laissent conduire à notre volonté & nous conduisent nous-mêmes ; qui produisent enfin tous ensemble cette action que nous appellons la vie.

Puisque ce que nous appellons matière , n'est composé que de germes ou petits animaux ; par combien de révolutions ne doit pas avoir passé ce germe ou petit animal humain , avant de devenir semence & rencontrer une matrice convenable pour le produire & en faire un homme ? Combien de millions de fois ce germe , s'acheminant au dessein de produire cet homme , n'a-t-il pas servi à la production de toutes sortes d'individus tant dans l'animalité que dans la végétation , à cause du plus ou du moins de ces atômes qui lui manquoient pour arriver à son terme ? Il en est de même de tout ce qui se produit ; & rien ne se fait ni ne se produit que son premier commencement ne soit un germe. Combien de millions d'années une quantité prodigieuse de germes ne doivent pas encore attendre , avant de pouvoir se produire sous leurs formes naturelles , & cela faute d'avoir rencontré la matière propre à leur développement ? Car la quantité des germes est inépuisable. Tout ce qui est , sent & végète ; & après que chaque germe est parvenu à son terme , ou à son plus haut période , il redescend & retourne dans son premier état pour revenir derechef , & jouer le même rôle.

Tout vient de l'Intelligence suprême.

Nous ne pouvons nous donner des idées. Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner. Car comment se pourroit-il qu'un morceau de matière eut en soi la vertu de produire dans moi une pensée? Donc l'Intelligence éternelle qui produit tout, produit aussi les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée? Qu'est-ce qu'une sensation, une volonté &c. C'est *moi* appercevant, *moi* sentant, *moi* voulant.

On fait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé idée, que d'être réel nommé mouvement, mais il y a des corps mûs. De même, il n'y a point d'être particulier nommé mémoire, imagination, jugement; mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons. Tout cela est d'une vérité incontestable.

Maintenant, comment l'Être intelligent & tout puissant, produit-il tous ces modes dans des êtres organisés? A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? Non sans doute; mais le grain est doué de la faculté de végéter, & le cerf de courir.

Qu'est ce que la végétation? C'est du mouvement dans la matière. Quelle est cette facul-

té de courir? C'est l'arrangement des muscles qui, attachés à des os, conduisent en avant d'autres os attachés à d'autres muscles.

C'est évidemment une Mathématique générale qui dirige toute la Nature & qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le *nage-ment* des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement continué.

La formation, la nutrition, l'accroissement, le dépérissement des animaux, sont de même des effets démontrés des loix Mathématiques plus utiles?

Du Mécanisme des sens.

Vous expliquez par ces loix comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'iroit pas la chercher.

L'Intelligence suprême a fait dépendre de la Mécanique, toutes les actions de l'animal; donc l'Intelligence a fait dépendre de la Mécanique les sensations qui causent les actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien sensible; c'est une hélice à tours enfractueux qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir; l'air pressé dans cet entonnoir, entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée colimaçon; il va frapper le tambour légèrement appuyé sur le marteau, l'enclume & l'étrier, qui

jouent légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes & de bien d'autres encore, porte les sons dans le cervelet, il y fait entrer les accords de la Musique sans les confondre, il y introduit les mots, qui sont les courriers des pensées, dont il reste quelque fois un souvenir qui dure toute la vie.

Une industrie, non moins merveilleuse, lance dans vos yeux, sans les blesser, les traits de lumière réfléchis des objets, traits si déliés & si fins, qu'il semble qu'il n'y ait rien entre eux & le néant; traits si rapides, qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vitesse. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les couleurs. Ils tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des instrumens qui produisent évidemment des effets déterminés & très différens, en agissant sur les principes des nerfs; de sorte qu'il est impossible d'entendre par l'organe de la vue, & de voir par celui de l'ouïe.

L'Auteur de la Nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'air & les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours. La Nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé est une impuissance, la multiplicité des secours est une foiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue & pour l'ouïe, tout l'est pour les autres sens, avec un art aussi merveilleux & aussi industrieux. L'Etre suprême sera-t-il un si mauvais artisan, que l'animal formé par lui pour voir & entendre, ne puisse cependant ni entendre ni voir, si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions? L'Intelligence suprême ne peut-elle donner tout d'un coup les sensations après nous avoir donné les instrumens admirables de la sensation?

Elle l'a fait, on en convient, dans tous les animaux: personne n'est assez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agisse pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit de ses sens par des loix universelles; ces loix sont communes à eux & à nous. Je rencontre un ours dans une forêt, il a entendu ma voix comme j'ai entendu son hurlement; il m'a vu avec ses yeux, comme je l'ai vu avec les miens. Il a l'instinct de me manger, comme j'ai l'instinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire, attendez, il n'a besoin que de ses organes pour tout cela, mais pour vous c'est autre chose; ce ne sont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne sont point vos oreilles qui l'ont entendu; ce n'est pas le jeu de vos organes qui vous dispose à l'éviter

ou à le combattre: il faut consulter une petite personne qui est dans votre cervelet, sans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cét ours, ni l'éviter, ni vous défendre.

Mécanisme de nos idées.

Certes, si les organes donnés par l'Intelligence universelle aux animaux leur suffisent, il n'y a nulle raison pour oser croire que les nôtres ne nous suffisent pas; & qu'outre l'Intelligence universelle, il nous faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a des cas où ce tiers est utile, n'est-il pas absurde au fond de l'admettre dans d'autres cas? On avoue que nous faisons une infinité de mouvemens sans le secours de ce tiers. Nos yeux se ferment rapidement au subit éclat d'une lumière imprévue; nos bras & nos jambes s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute; mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à-peu-près semblable à la nôtre; il n'y a guères chez eux & chez nous que les nerfs de la troisième paire, & quelques uns des autres paires, qui s'insèrent dans des muscles qui servent aux sens, & qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, & agissent indépendamment de la volonté. C'est une chose admirable sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui

servent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger &c. & qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang, qui circule tout entier environ cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y avoit dans l'homme un petit être qui commande à des pieds & à des mains, & qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie & au pancréas ? Et ce petit être n'existe ni dans l'Éléphant, ni dans le Singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, & qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous ?

On a été encore plus loin; on a dit: il n'y a nul rapport entre les corps & une sensation; ce sont des choses entièrement différentes; donc, ce seroit en vain que l'Intelligence suprême auroit ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux pour nous faire voir; & aux particules élastiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire entendre, si l'Intelligence n'avoit mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être simple; il est pur, intangible, il est en un lieu sans occuper d'espace, il ne peut être touché & il reçoit des impressions, il n'a rien absolument de la matière, il est continuellement affecté par la matière.

Ensuite on a dit: ce petit personnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut à la vérité avoir par lui-même aucune sensation, aucune idée par les objets mêmes. L'Etre intelligent a donc rompu cette barrière qui le sépare de la matière, & a voulu qu'il eût des sensations & des idées à l'occasion de la matière. L'Intelligence suprême a voulu qu'il vit quand notre rétine seroit peinte; & qu'il entendit quand notre timpan seroit frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans le secours de ce petit être; mais il faut en donner un à l'homme; cela est plus noble: l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ses idées & ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, Messieurs, à quoi bon l'Auteur de la Nature a-t-il pris tant de peine? Si ce petit être que vous logez dans le cervelet, ne peut par sa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nul proportion entre les objets & lui, il ne falloit ni œil, ni oreille, ni tambour, ni marteau; l'encume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine, tout cela étoit absolument inutile.

Dès que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion avec aucun arrangement de matières, cet arrangement étoit entièrement superflu. L'Etre suprême n'avoit qu'à dire, tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat,

du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion, qu'il y a dans le cerveau humain un être, un personnage étranger qui n'est point dans les autres cerveaux; est donc au moins sujette à beaucoup de difficultés; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres sans nécessité; elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain & trompeur.

L'Intelligence suprême fait tout.

Il est sûr que nous ne pouvons nous donner aucune sensation; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les Académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes; soit qu'il y ait un être invisible & intangible dans notre cervelet, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les systèmes, l'Auteur de la Nature a donné tout ce que nous avons; organes, sensations, idées qui en sont les suites.

Puisque nous sommes ainsi sous la main de l'Intelligence suprême, *Mallebranche*, malgré toutes ses erreurs, a donc raison de dire Philosophiquement que nous sommes dans Dieu, & que nous voyons tout en Dieu, comme *St. Paul*

le dit dans le langage de la Théologie, & *Ara-*
tus & *Caton* dans celui de la Morale.

Que pouvons nous donc entendre par ces mots, *voir tout en Dieu* ? Ou ce sont des paroles vuides de sens, ou elles signifient que l'Intelligence suprême nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir des idées ? Ce n'est pas nous qui les formons quand nous les recevons ; donc c'est l'Intelligence suprême qui les forme ; de même que ce n'est pas nous qui formons le mouvement ; c'est l'Intelligence. Tout est donc une action de cette Intelligence suprême sur tous les êtres.

Comment tout est action de l'Intelligence suprême,

Il n'y a dans la Nature qu'un principe universel, éternel & agissant, il ne peut en exister deux, car ils seroient semblables ou différens. S'ils sont différens, ils se détruisent l'un l'autre ; s'ils sont semblables, c'est comme s'il n'y en avoit qu'un. L'unité de dessein dans le grand tout, infiniment varié, annonce un seul principe ; ce principe doit agir sur tous les êtres, ou il n'est plus principe universel.

S'il agit sur tous les êtres, il agit sur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un seul mode, une seule idée, qui ne soit l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

Cette cause universelle a produit le soleil &

les astres immédiatement. Il feroit bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du soleil & des astres.

Si tout est toujours effet de cette cause, comme on n'en peut douter ; quand ces effets ont-ils commencés d'agir ? Cette cause universelle est nécessairement agissante puis qu'elle agit, puisque l'action est son attribut, puisque tous ses attributs sont nécessaires ; car s'ils n'étoient pas nécessaires, elle ne les auroit pas.

Elle a donc toujours agi. Il est aussi impossible de concevoir que l'Être éternel essentiellement agissant par sa nature, eût été oisif une éternité, qu'il est impossible de concevoir l'être lumineux sans lumière.

Une cause sans effet est une chimère, une absurdité, aussi bien qu'un effet sans cause. Il y a donc eu éternellement & il y aura toujours des effets de cette cause universelle.

Ces effets ne peuvent pas venir de rien ; ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à l'Intelligence suprême autant que les idées, & les idées autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui, ce feroit dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini.

L'Intelligence suprême étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent donc en elle & par elle.

L'In-

*L'Intelligence suprême inséparable de toute
la Nature.*

Il ne faut pas inférer de-là qu'elle touche sans cesse à ses ouvrages par des volontés & des actions particulières. Nous faisons toujours l'intelligence suprême à notre image. Tantôt nous la représentons comme un Despote dans son palais, ordonnant à des Esclaves; tantôt comme un ouvrier occupé des rouës de sa machine. Mais un homme qui fait usage de sa raison, peut-il concevoir l'intelligence suprême autrement que comme un principe toujours agissant, & qui a tout présent à soi. S'il a été principe une fois, il l'est donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaison du soleil & de la lumière avec l'intelligence suprême & ses productions, est sans doute infiniment imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très foible & fautive, d'une cause toujours subsistante & de ses effets toujours subsistants.

Enfin je ne prononce le nom de l'intelligence suprême que comme un perroquet, ou comme un imbécile, si je n'ai pas l'idée d'une cause nécessaire, immense, agissante, présente à tous ses effets, en tout lieu, en tout tems.

On ne peut m'opposer les objections faites à *Spinoza*. On lui disoit qu'il faisoit son Dieu intelligent & brute, que son Dieu n'étoit qu'une con-

tradition perpétuelle. Mais ici on ne fait point l'intelligence suprême l'universalité des choses; nous disons que l'universalité des choses émane de lui. Et pour nous servir encore de l'insuffisante comparaison du soleil & de ses rayons, nous disons qu'un trait de lumière lancé du globe du soleil, & absorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut causer aucune souillure dans cet astre. Ce cloaque n'empêche pas que le soleil ne vivifie toute la Nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ces rayons sont tirés de la substance du soleil, qu'ils en sont des émanations, & que si les productions de l'intelligence suprême sont des émanations d'elle-même, elles sont des parties d'elle-même. Ainsi si nous retomberions dans la crainte de donner une fausse idée de cette intelligence suprême, de la composer de parties desunies, de parties qui se combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà répondu, que notre comparaison est très imparfaite, & qu'elle ne sert qu'à former une foible image d'une chose qui ne peut être représentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière pénétrant dans la fange, ne se mêle point à elle, & qu'il y conserve son essence indivisible. Mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut représenter l'intelligence suprême. La lumière émane du soleil, & tout émane de l'in-

telligence suprême. Nous ne savons pas comment : mais nous ne pouvons encore une fois concevoir l'Etre suprême que comme l'Etre nécessaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un Despote qui a des huissiers dans son antichambre.

Nous croyons que toutes les images sous lesquelles on a représenté ce principe intelligent, universel, nécessairement existant par lui-même, nécessairement agissant dans l'étendue immense, sont encore plus erronnées que les comparaisons tirées du soleil & de ses rayons. On l'a peint assis sur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs & des tonnerres, parlant aux éléments, soutenant les Mers: tout cela n'est que l'expression de notre petitesse. Il est au fond très ridicule de placer dans un brouillard, à une demie-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs & nos tonnerres qui sont vus & entendus quatre ou cinq lieues à la ronde, tout au plus, sont de petits effets physiques, perdus dans le grand tout, & c'est ce grand tout qu'il faut considérer quand on parle de l'intelligence suprême.

Ce ne peut être que la même vertu, qui pénètre de notre système planétaire aux autres systèmes planétaires, qui sont plus éloignés mille & mille fois de nous que notre globe ne l'est de *Saturne*. Les mêmes loix éternelles régissent

tous les astres ; car si les forces centripète & centrifuge dominant dans notre monde, elles dominant dans les mondes voisins, & ainsi dans tout l'univers. La lumière de notre soleil & de *Sirius* doit être la même, elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force, s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raison directe du quarré de la distance.

Quoique la lumière des étoiles, qui sont autant de soleils, vienne à nous dans un tems donné ; la lumière de notre soleil parvient à elle réciproquement dans un tems donné. Puisque ces traits, ces rayons de notre soleil, se réfractent, ils est incontestable que les rayons des autres soleils dardés de même dans leur planètes, s'y réfractent précisément de la même façon, s'ils y rencontrent les mêmes milieux.

Puisque cette réfraction est nécessaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'est pas vraisemblable que ce bel usage de la lumière soit perdu pour les autres globes. Puisque l'instrument y est, l'usage de l'instrument doit y être aussi. Partons toujours de ces deux principes que rien n'est inutile, & que les grandes loix de la Nature sont partout les mêmes ; donc ces soleils innombrables, allumés dans l'espace, éclairent des planètes innombrables ; donc leurs rayons y

opèrent comme sur notre globe ; donc des animaux en jouissent.

La lumière est de tous les êtres, ou de tous les modes du grand Etre, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tant loin qu'elle est de la représenter.

En effet, après avoir vu les ressorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne savons pas si les habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages de notre atmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de *Sirius* ou d'*Aldeboram*, sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre Mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des Mers dans ces autres planètes ; mais la lumière se présente partout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est la lumière qui d'un coin de cette petite sphère sur laquelle l'homme rampe, entretient une correspondance continuelle entre tous ces univers. *Saturne*, nous voit, & nous voyons *Saturne* ; *Sirius* apperçu par nos yeux, peut aussi nous découvrir ; il découvre certainement notre soleil, quoiqu'il y ait entre l'un & l'autre une distance qu'un boulet de canon, qui parcourt six cens toises par seconde, ne pourroit franchir en cent quatre milliards d'années.

La lumière est réellement un messager rapide qui court dans le grand tout, de monde en monde. Elle a quelques propriétés de la matière & des pro-

priétés supérieures. Et si quelque chose peut fournir une foible idée commencée, une notion imparfaite de l'Etre suprême, c'est la lumière, elle est par tout comme lui, elle agit par tout comme lui.

Il résulte, ce me semble, de toutes ces idées qu'il y a une intelligence éternelle & toute-puissante, d'où découlent en tous tems tous les êtres & toutes les manières d'être dans tout l'univers.

Je sais que je suis aussi nécessairement borné que le grand Etre est nécessairement immense. Voilà tout ce que me montre ce foible rayon de lumière émané dans moi, du soleil des esprits.

Réflexions sur l'homme

La source des erreurs dans lesquelles l'homme est tombé, lors qu'il s'est envisagé lui-même, est venue de ce qu'il a cru se mouvoir de lui-même; il n'a pas fait réflexion que les parties de tous les corps, les premiers élémens qui les composent, sont les mêmes, & produisent, par la seule diversité de leur arrangement, les différents corps que nous voyons; il a cru agir toujours par sa propre énergie, dans ses actions & dans les volontés qui en sont les mobiles; être indépendant des loix générales de la Nature & des objets, que souvent à son insçu & toujours malgré lui, cette nature fait agir sur lui.

S'il se fut attentivement examiné; il eut reconnu que tous ces mouvemens ne sont rien moins que spontanés; il eut trouvé que sa naissance dépend de causes entièrement hors de son pouvoir; que c'est sans son aveu qu'il entre dans le système où il occupe une place; que depuis le moment où il naît, jusqu'à celui où il meurt, il est continuellement modifié par des causes qui, malgré lui, influent sur sa machine, modifient son être, & disposent de sa conduite. La moindre réflexion ne suffit-elle pas pour lui prouver que les solides & les fluides dont son corps est composé, & que son mécanisme caché qu'il croit indépendant des causes antérieures, sont perpétuellement sous les influences de ces causes, & feroient, sans elles, dans une incapacité totale d'agir?

Ne voit-il pas que son temperament ne dépend aucunement de lui-même; que ses passions sont des suites nécessaires de ce temperament; que ses volontés & ses actions sont déterminées par ces passions & par des opinions qu'il ne s'est pas données? Son sang plus ou moins abondant ou échauffé; ses nerfs & ses fibres plus ou moins tendus ou relachés, ses dispositions durables ou passagères, ne décident elles pas à chaque instant de ses idées, de ses pensées, de ses desirs, de ses craintes, de ses mouvemens, soit visibles soit cachés; & l'état où il se trouve, ne dépend-il pas nécessairement

de l'air diversément modifié, des alimens qui le nourrissent, & des combinaisons secrètes qui se font en lui-même, & qui conservent l'ordre, ou portent le désordre dans sa machine ? En un mot, tout auroit dû convaincre l'homme qu'il est, dans chaque instant de sa durée, un instrument passif entre les mains de la nécessité.

Dans un Monde où tout est lié, où toutes les causes sont enchainées les unes aux autres par l'intelligence qui préside à toute la Nature, il ne peut y avoir d'énergie, ou de force indépendante & isolée. C'est donc toujours cette intelligence agissante dans la Nature qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire; c'est elle qui élabore & combine les élémens dont il doit être composé; c'est elle qui lui donne son être, sa tendance, sa façon particulière d'agir; c'est elle qui le développe, qui l'accroît, qui le conserve pour un tems, pendant lequel il est forcé de remplir sa tâche; c'est elle qui place sur son chemin les objets & les événemens qui le modifient d'une façon tantôt agréable & tantôt nuisible pour lui; c'est elle qui lui donnant le sentiment, le met à portée de choisir les objets & de prendre les moyens les plus propres à se conserver; c'est elle qui, lors qu'il a fourni sa carrière le conduit à sa dissolution & lui fait ainsi subir la loi générale & constante dont rien n'est exempté. C'est ainsi que par le mouvement elle fait naître l'homme, le soutient

quelque tems & enfin le dissout, ou l'oblige de rentrer dans le sein d'une Nature qui bientôt le reproduira épars sous une infinité de formes nouvelles, dont chacune de ses parties parcoureront de même les différens périodes, aussi nécessairement que le tout avoit parcouru ceux de son existence précédente.

Ne soyons donc point surpris si l'homme rencontra tant d'obstacles lors qu'il voulut se rendre compte de son être & de sa façon d'agir, & s'il imagina de si étranges hypothèses pour expliquer le jeu caché de sa machine, qu'il vit se mouvoir d'une façon qui lui parut si différente de celle des autres êtres de la Nature. Il vit bien que son corps & ses différentes parties agissoient, mais souvent il ne put voir ce qui le portoit à l'action; il crut donc renfermer au-dedans de lui-même un principe moteur, distingué de sa machine, qui donnoit secrètement l'impulsion aux ressorts de cette machine, se mouvoit par sa propre énergie, & agissoit suivant des loix totalement différentes de celles qui réglient les mouvemens de tous les autres êtres; il avoit la conscience de certains mouvemens internes qui se faisoient sentir à lui, mais comment concevoir que ces mouvemens invisibles pussent souvent produire des effets si frappants? Comment comprendre qu'une idée fugitive, qu'un acte imperceptible de la pensée pussent souvent porter le trouble & la discorde dans tout son être? En un

mot il crut appercevoir en lui-même une substance distinguée de lui, douée d'une force secrète dans laquelle il supposa des caractères entièrement différens de ceux de ces organes mêmes. Il ne fit point attention que la cause primitive qui fait qu'une pierre tombe, ou que son bras se meut, est peut-être aussi difficile à concevoir ou à expliquer que celle du mouvement interne dont la pensée & la volonté sont les effets. Ainsi, faute de méditer sur l'intelligence qui régle tous les mouvemens de la Nature, & d'envisager cette Nature sous son véritable point de vue, de remarquer la conformité & la simultanéité des mouvemens de ce prétendu moteur & de ceux de son corps, ou de ses organes matériels, il jugea que c'étoit non seulement un être à part, mais encore d'une nature différente de tous les êtres de la Nature, d'une essence plus simple, & qui n'avoit rien de commun avec tout ce qu'il voïoit.

C'est de-là que sont venus successivement les notions de *spiritualité*, d'*immatérialité*, d'*immortalité*, & tous les mots vagues que l'on a inventés peu-à-peu, à force de subtiliser, pour marquer les attributs de la substance inconnue que l'homme croyoit renfermée en lui même, & qu'il jugeoit être le principe caché de ses actions visibles. Pour couronner la conjecture hasardée que l'on avoit faite sur cette force motrice, on supposa que, différant de tous les autres êtres

& du corps qui lui servoit d'enveloppe, elle ne devoit point comme eux subir de dissolution, que sa parfaite simplicité l'empêchoit de pouvoir se décomposer ou changer de forme; en un mot qu'elle étoit par son essence exempte des révolutions auxquelles on voyoit les corps sujets, ainsi que tous les autres êtres composés dont la Nature est remplie.

Ainsi l'homme devint double, il se régarda comme un tout composé par l'assemblage inconcevable de deux natures différentes & qui n'avoient point d'analogie entre elles.

Il distingua deux substances en lui-même, l'une visiblement soumise aux influences des êtres grossiers & composés de matière grossière & inerte, fut nommée corps; l'autre que l'on composa simple, d'une essence pure, fut nommée ame, ou esprit, & les fonctions de l'une furent appelées spirituelles & intellectuelles; l'homme considéré relativement aux premières, fut appelé l'homme physique; & quand on le considéra relativement aux dernières, il fut distingué ou désigné sous le nom d'homme moral.

Ces distinctions adoptées aujourd'hui par la plupart des philosophes, ne sont fondées que sur des suppositions gratuites. Les hommes ont toujours cru remédier à l'ignorance des choses, en inventant des mots auxquels ils ne peuvent jamais attacher un vrai sens. On imagina que l'on connoissoit la matière, toutes ses pro

priétés, toutes ses facultés, ses ressorts & ses différentes combinaisons, parce qu'on en avoit entrevu quelques qualités essentielles. L'on ne fit réellement qu'obscurcir les foibles idées que l'on avoit pu s'en former en lui associant une substance beaucoup moins intelligible qu'elle-même. C'est ainsi que des spéculateurs, en créant des mots, & en multipliant les êtres, n'ont fait que se plonger dans des embarras plus grands que ceux qu'ils vouloient éviter, & mettre des obstacles aux progrès des connoissances. Dès que les faits leur ont manqué, ils ont eu recours à des conjectures, qui bientôt pour eux se sont changées en réalités; & leur imagination, que l'expérience ne guidoit plus, s'est enfoncée sans retour, dans le labyrinthe d'un monde idéal & intellectuel, qu'elle seule avoit enfanté; il fut presque impossible de l'en tirer pour la remettre dans le bon chemin dont il n'y a que l'expérience qui puisse donner le fil. Elle montrera que dans nous-mêmes ainsi que dans tous les objets qui agissent sur nous, il n'y a jamais que de la matière douée par l'intelligence suprême de propriétés qui lui sont données. Enfin, l'homme est un tout organisé, composé de différentes parties de matière, de même que toutes les autres productions de la Nature. Il suit des loix générales & connues, ainsi que des loix ou des façons d'agir qui lui sont particulières & connues. Ainsi lors qu'on demandera ce que c'est que

l'homme, nous dirons que c'est un être matériel, organisé ou formé de manière à sentir, à penser, à être modifié de certaine façon propre à lui seul, à son organisation, aux combinaisons particulières qui se trouvent rassemblées en lui. Si l'on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'espèce humaine? Nous dirons que, de même que tous les autres êtres, l'homme est une production de la Nature, qui leur ressemble à quelques égards, & se trouve soumis aux mêmes loix, & qui en diffère à d'autres égards & suit des loix particulières, déterminées par la diversité de sa formation. Si l'on demande d'où l'homme est venu? Nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de répondre à cette question, parce que nous ne pouvons pénétrer dans les secrets de l'intelligence infinie, & qu'elle ne peut nous intéresser véritablement; il nous suffit de savoir que l'homme existe, & qu'il est constitué de manière à produire les effets dont nous le voyons susceptible.

Mais, dira-t-on, l'homme a-t-il toujours existé? L'Espèce humaine a-t-elle été produite de toute éternité? Y a-t-il eu de tout tems des hommes semblables à nous, y en aura-t-il toujours? Y a-t-il eu un premier homme dont tous les autres sont descendus? Les espèces sans commencement, seront-elles sans fin? Ces espèces sont-elles indestructibles ou passent elles comme les in-

dividus? L'homme a-t-il toujours été ce qu'il est, ou bien avant de parvenir à l'état où nous le voyons, a-t-il été obligé de passer par une infinité de développemens successifs? L'homme peut-il enfin se flatter d'être parvenu à un état fixe, ou bien l'espèce humaine doit-elle encore changer? Si l'homme est le produit de la Nature, on demandera si nous croyons que cette Nature puisse produire de nouveaux êtres, & faire disparaître les espèces anciennes? Enfin dans ces suppositions l'on voudra savoir pourquoi la Nature ne produit pas sous nos yeux des êtres nouveaux ou des espèces nouvelles?

Il paroît que l'on peut prendre, sur toutes ces questions indifférentes au fond de la chose, tel parti que l'on voudra. Au défaut de l'expérience, c'est à l'hypothèse à fixer une curiosité, qui s'élance toujours au-delà des bornes prescrites à notre esprit. Cela posé, le contemplateur de la Nature dira qu'il ne voit aucune contradiction à supposer que l'espèce humaine, telle qu'elle est aujourd'hui, a été produite, soit dans le tems, soit de toute éternité; il n'en voit pas d'avantage à supposer que cette espèce soit arrivée par différens passages au développement successif à l'état où nous le voyons. La matière est éternelle & nécessaire, mais ses combinaisons & ses formes sont passagères & contingentes, & l'homme est-il autre chose que de la matière combinée, dont la forme varie à chaque instant?

Cependant quelques réflexions semblent favoriser ou rendre plus probable l'hypothèse, que l'homme est une production faite dans le tems, particulier au globe que nous habitons, qui par conséquent ne peut dater que de la formation de ce globe lui-même, & qui est un résultat des loix particulières qui le dirigent. L'existence est essentielle à l'univers, ou à l'assemblage total de matière essentiellement divers que nous voyons; mais les combinaisons & les formes ne leur sont point essentielles. Cela posé, quoique la matière qui compose notre terre ait toujours existé, cette terre n'a point toujours eu sa forme & ses propriétés actuelles: peut-être cette terre est-elle une masse détachée dans le tems de quelqu'autre corps céleste, & qui conséquemment étoit alors en état de produire des êtres tout différens de ceux que nous y trouvons maintenant, vu qu'alors sa position & sa nature devoient rendre toutes ses productions différentes de celles qu'il nous offre aujourd'hui.

Quelque soit la supposition que l'on adopte; les plantes, les animaux, les hommes peuvent être regardés comme des productions inhérentes à notre globe, & qui lui sont propres, dans la position, ou dans les circonstances où il se trouve actuellement; ces productions changeroient si ce globe par quelque révolution venoit à changer de place. Ce qui paroît fortifier cette hypothèse, c'est que sur notre globe lui-même,

toutes les productions varient en raison de ses différents climats. Les hommes, les animaux, les végétaux & les minéraux ne sont point les mêmes partout; ils varient quelque fois d'une façon très sensible à une distance peu considérable. Enfin les hommes varient dans les différents climats, pour la couleur, pour la taille, pour la formation, pour la force, pour l'industrie, pour le courage, pour les facultés de l'esprit: mais qu'est ce qui constitue le climat? C'est la différente position des parties du même globe relativement au soleil, position qui suffit pour mettre une variété sensible entre ses productions.

L'on peut donc conjecturer avec assez de fondement, que si par quelque accident, notre globe venoit à se déplacer, toutes ses productions seroient forcées de changer, vu que les causes n'étant plus les mêmes, ou n'agissant plus de la même façon, les effets devroient nécessairement changer. Transportez en imagination un homme de notre planète dans *Saturne*; bientôt sa poitrine sera déchirée par un air trop raréfié, ses membres seront glacés par le froid, il périra faute de trouver les élémens analogues à son existence actuelle, transportez un autre homme dans *Mercury*, & l'excès de la chaleur l'aura bientôt détruit.

Ainsi tout semble nous autoriser à conjecturer que l'espèce humaine est une production propre

à notre globe, dans la position où il se trouve, & que cette position venant à changer, l'espèce humaine changeroit, ou seroit forcée de disparaître, vû qu'il n'y a que ce qui peut se coordonner avec le tout, qui non seulement lui donne l'idée de l'ordre; mais encore qui lui fait dire que tout est bien, tandis que tout n'est que ce qu'il peut-être, tandis que tout est nécessairement ce qu'il est.

Ces réflexions semblent contrarier les idées de ceux qui ont voulu conjecturer que les autres globes étoient habités comme le nôtre par des êtres semblables à nous, Mais si les *Lapons* diffèrent d'une façon si marquée des *Hottentots*, quelle différence ne devons-nous pas supposer entre un habitant de notre globe avec un habitant de *Saturne* ou de *Vénus*?

Quoiqu'il en soit, si l'on nous oblige de remonter par l'imagination à l'origine des choses & au berceau du genre humain, nous dirons qu'il est probable que l'homme fut une suite nécessaire du débrouillement de notre globe, ou l'un des résultats des qualités, des propriétés, de l'énergie dont il fut susceptible dans sa position présente; qu'il naquit mâle & femelle que son existence est coordonnée avec celle de ce globe; & que tant que cette coordination subsistera, l'espèce humaine se conservera, & se propagera d'après l'impulsion & les loix primitives qui l'ont jadis fait éclore; que si cette coor-

dination venoit à changer, ou si la terre déplacée cessoit de recevoir la même impulsion ou influence de la part des causes qui agissent actuellement sur elle & qui lui donnent son énergie, l'espèce humaine changeroit pour faire place à des êtres nouveaux, propres à se coordonner avec l'état qui succéderoit à celui que nous voyons subsister maintenant.

O! homme! ne concevras tu jamais que tu n'es qu'un éphémère? Tout change dans l'univers; la nature ne renferme aucune forme constante; & tu prétendrais que ton espèce ne pût point disparaître, & dût être exceptée de la loi générale qui veut que tout s'altère. Toi qui dans ta folie prends arrogamment le titre de Roi de la nature! Toi qui mesures la terre & les cieux! Toi, pour qui ta vanité s'imagine que tout a été fait, parce que tu as une petite portion d'intelligence! Il ne faut qu'un léger accident, qu'un atôme déplacé pour te faire périr, pour te dégrader, pour te ravir cette portion d'intelligence dont tu parois si fier.

Si l'on se refusoit à toutes les conjectures précédentes, & si l'on prétendoit que la nature agit par une certaine somme de loix immuables & générales; si l'on croyoit que l'homme, les quadrupèdes, les poissons, les insectes, les plantes sont de toute éternité & demeurent éternellement ce qu'ils sont; si l'on vouloit que de toute éternité les astres eussent brillé au firmament, si l'on

disoit qu'il ne faut pas plus demander pourquoi l'homme est tel qu'il est, que demander pourquoi la nature est telle que nous la voyons, ou pourquoi le monde existe; nous ne nous y opposerons pas; & quelque soit le système qu'on adopte, il répondra peut-être également bien aux difficultés dont on s'embarrasse; & considérées de près on verra qu'elles ne font rien aux vérités que nous avons posées d'après l'expérience. Il n'est pas donné à l'homme de tout savoir; il ne lui est pas donné de connoître son origine, il ne lui est pas donné de pénétrer dans l'essence des choses, ni de remonter aux premiers principes; mais il lui est donné d'avoir de la raison, de la bonne foi, de convenir ingénument qu'il ignore ce qu'il ne peut savoir; & de ne point substituer des mots intelligibles & des suppositions absurdes à ses incertitudes. • Ainsi à ceux qui, pour trancher les difficultés, prétendent que l'espèce humaine descend d'un premier homme & d'une première femme créés par la Divinité, nous répondrons que nous sommes très convaincus de la nature & de l'intelligence suprême; & que nous n'avons aucune idée de la création, mais bien de la formation; puisque la matière est éternelle, & que se servir des mots *ame* & *création*, c'est dire en d'autres termes, que l'on ignore l'énergie de l'intelligence suprême sur la nature, & qu'on ne fait point comment-elle a pu produire les hommes que nous voyons.

De toute éternité, l'intelligence suprême a connu la matière. Il est contradictoire de dire que l'on connoit une chose qui n'est pas. Donc la matière doit être éternelle.

L'on a inventé ce mot d'*Ame* pour exprimer foiblement les ressorts de notre vie; comme la végétation est un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'intelligence suprême fait que la plante tire les suc de la terre. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle force active; mais il n'y a pas un être distinct qui soit la force; cette force doit donc venir d'ailleurs? Nous avons des passions, de la mémoire, de la raison; mais ces passions, cette mémoire cette raison ne sont pas sans doute des choses à part; ce ne sont pas des êtres existants dans nous; ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière, ce sont des mots génériques inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? C'est l'intelligence suprême. Qui fait végéter les plantes? C'est cette Intelligence. Qui fait la pensée dans l'homme? C'est cette Intelligence suprême.

Si l'ame humaine étoit une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigera les mouvemens & les idées? Cela ne marqueroit-il pas dans l'éternel Artisan de la nature, une im-

puissance & un artifice indigne de lui? Il n'auroit donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée? Vous n'oserez nier que l'Intelligence suprême ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons matière; pourquoi donc se serviroit-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus; que seroit cette ame que vous donnez si librement à notre corps? D'où viendrait-elle? Faudroit-il que cette Intelligence suprême fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes; qu'elle remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps de l'homme & entre dans le corps d'une femme; & qu'alors elle envoiât vite une ame dans ce germe? Et si ce germe meurt, que deviendra cette ame? Elle aura été créé inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà je vous l'avoue une étrange occupation pour le Maître de la nature; non seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine; mais il faut qu'il fasse de même avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que l'intelligence suprême travaille continuellement à forger des ames pour tous les animaux de la nature.

Quelle idée puis-je me faire de l'Artisan de tant de millions de globes , qui seroit obligé continuellement à faire des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ? Puisque je suis animé par l'Intelligence suprême même ; à quoi me serviroit cette ame ?

Voilà une très petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de son existence.

Ce n'est pas nous qui nous donnons des idées, nous les avons presque toujours malgré nous ; nous en avons quand nous sommes endormis ; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame auroit beau dire au sang & aux esprits animaux, courez je vous prie de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toujours de la manière que l'Intelligence suprême leur a prescrite. J'aime mieux être la machine de cette Intelligence qui m'est démontrée , que d'être la machine d'une ame dont je doute.

L'homme est un tout composé de l'assemblage d'un grand nombre de parties de différentes espèces, qui, toutes, sont assujetties irrévocablement aux loix inflexibles du mécanisme universel : parties solides, parties fluides, parties dures, parties moles, leviers de tout genre, poulies, tuyaux, glandes, liqueurs, esprits ; tout cela forme un tout, qui, par quelques unes de ses parties, devient capable de sentimens & de connoissance, comme une pendule devient propre à sonner l'heure.

La structure, la liaison, l'affortiment, les usages, les effets de ces différentes parties, sont bien dignes de notre curiosité, & devroient faire une des principales études des premières années de notre vie.

Mais ce qui doit surtout attirer notre attention, par rapport au sujet dont il s'agit, c'est notre cerveau; car, c'est le cerveau qui est le siège des sentimens & des connoissances.

Comme les yeux sont l'organe de la vue, en sorte que sans les yeux nous ne verrions point; de même, nous ne pensons que par la partie inférieure du cerveau, où tous les nerfs aboutissent, ou, ce qui est la même chose, d'où tous les nerfs tirent leur origine, & d'où ils vont se distribuer dans les sens; en sorte que cette partie du cerveau est notre sens interne; on peut la comparer, en quelque sorte, à l'araignée, qui dans le réduit où elle se tient, est avertie par les fils de sa toile, des divers mouvemens qui se passent en quelqu'un de ces fils & qui sont portés jusqu'à elle.

Cette partie du cerveau est ce que communément on appelle l'ame, nom auquel le vulgaire donne une signification bien différente; car il regarde l'ame comme une substance différente du corps, & comme le principe de toutes les opérations de l'animal vivant; mais le mot d'ame n'est qu'un terme abstrait & Métaphysique, qui n'a pas plus de réalité en soi par rapport au reste du corps, que le mot de vue n'en a par rapport aux yeux, & celui d'ouïe par rapport aux oreilles.

Il est inutile de rechercher en nous un Etre étranger à notre corps, qui soit le principe de nos opérations: elles sont le résultat de l'ensemble & du concours des différentes parties du corps même, dépendemment des loix du mécanisme universel. C'est cet ensemble, c'est ce concours qui forme l'animal vivant.

Nous ne connoissons les divers Etres qui sont dans le monde, que par le sentiment des effets que nous voyons que ces Etres produisent en nous; je vois un tel corps; & je sens, qu'il excite en moi le sentiment de chaleur & de lumière; je dis donc qu'il est chaud & lumineux, & en cela différent de la glace & des autres corps solides que je vois aussi, mais qui ne me font sentir ni chaleur ni lumière: je sens que je suis capable de sentiment & de pensée; ainsi j'affirme que j'ai la propriété de sentir & de penser. J'ai un corps organisé, en conséquence des différentes élaborations, & des divers mouvemens qui s'y passent & surtout dans le cerveau, je sens que je suis affecté de sentimens & de pensées; je reconnois donc en moi la propriété de sentir & de penser: & je dis que je suis un corps organisé qui sent & qui pense dépendemment des différentes impressions qui se font sur l'organe de la pensée qui est le sens intérieur.

Toute chose est réputée être dans l'Etat où on la trouve, jusqu'à ce qu'un motif légitime nous oblige de la regarder autrement; or, je n'ai point

de motif raisonnable qui m'oblige de transférer à un autre Etre que je ne connois point, une propriété que je trouve si intimément attachée à mon corps.

Ce qui a fait imaginer une substance différente du corps , & seule capable de penser, c'est l'habitude où sont les hommes de n'attribuer les propriétés qu'aux Etres auxquels ils voient que ces propriétés sont jointes; ils n'apperçoivent pas cette liaison, leur ignorance leur est à charge, & plutôt que de demeurer indéterminés, ils imaginent un Etre, qu'ils font le suppôt inconnu de cette propriété. C'est ainsi que lorsque pendant la nuit, le vulgaire entend quelque bruit sans voir le corps qui le cause, il l'attribue, ou à un esprit, ou à quelqu'autre Etre Chimérique. Ainsi, comme on pense sans savoir comment la pensée est une propriété du corps vivant & organisé, on a imaginé un Etre qu'on ne connoit point, pour en faire le suppôt de la pensée.

Mais ce qui prouve invinciblement que nous n'avons pas besoin de recourir à un Etre étranger & idéal, pour reconnoître ce qui pense en nous; ce son les différentes manières dont on pense selon les divers états où le corps se trouve.

Il y a l'état de la veille & l'état du sommeil; l'état de la santé, & l'état de la maladie; l'état de la passion & l'état tranquille & rare de la raison; l'état de la folie,

de la manie , de la mélancolie , de la joie & de l'affliction ; la nature & la qualité des alimens , le climat même , la température de l'air , tout cela influe sur la pensée.

Nous nous trouvons épuisés après avoir pensé long-tems de suite sur quelque sujet qui demande de l'attention ; & comme l'application de notre faculté de penser , influe sur le reste du corps ; nous éprouvons aussi que les travaux du corps influent sur les facultés de penser , & qu'après un travail pénible , nous avons besoin de repos pour ne point troubler les opérations des parties internes de notre corps , qui fournissent de nouvelles forces à l'organe de la pensée.

Les différens âges de la vie apportent aussi des changements à notre manière de penser ; on voit croître cette faculté avec le corps ; on la voit se fortifier & s'affoiblir avec lui ; & se perdre enfin avec les autres propriétés de nos organes.

La constitution ou qualité de la pâte dont chaque homme a été formé , produit aussi des différences dans la manière de penser.

Or , si ce n'étoit pas le cerveau qui pensât , & que la pensée fût une propriété , (ou comme le veulent certains Auteurs , l'essence autre substance dont le concept , à ce qu'ils prétendent , exclut toute corporéité) comment ce qui se passeroit dans le corps , pourroit-il influencer sur la pensée ? L'essence du cercle influe-t-elle sur l'es-

fence du quarré? Chaque Etre est ce qu'il est en lui-même, indépendamment d'un autre Etre, du moins quant à sa propriété essentielle; le corps n'a pas besoin de l'esprit pour être étendu; de même si l'esprit étoit une substance dont la propriété essentielle fût de penser, nous penserions comme nous voudrions, & quand nous voudrions: & nous ne sommes les Maîtres, ni de nos pensées, ni de nos sensations; si notre ame avoit par elle-même cette propriété de sentir & de penser, les divers états du corps & les différentes élaborations qui s'y passent, ne pourroient pas influencer sur l'exercice de cette propriété essentielle de l'esprit, du moins au point où nous sentons que ces états y influent, surtout dans le sommeil, dans la maladie, dans l'ivresse, la folie &c.

Tout cela, dit on, n'arrive qu'en vertu de l'union que l'Etre suprême a établie entre le corps & l'ame.

Mais encore un coup, l'union de deux substances ne sauroit apporter de changement en ce qu'elles ont d'essentiel.

Ce mot d'union n'est ici qu'un terme métaphysique, tiré de l'assemblage, ou jonction des corps; mais rien de semblable ne pourroit se trouver entre deux substances qui n'auroient entre elles aucun rapport.

D'ailleurs, pour soutenir que deux substances sont unies, ne faut-il pas auparavant appercevoir

bien distinctement ces deux substances ? Si l'existence particuliere de chacune de ces deux substances ne nous est pas connue , comment pouvons nous assurer avec confiance qu'elles sont unies ? Or, je n'appерçois & ne connois que mon corps , dans lequel je découvre par sentiment , la propriété de penser , d'être susceptible de joie & de tristesse , de plaisir & de douleur.

De plus , ces Docteurs soutiennent qu'il y a si peu de rapport entre leur prétendue substance qui pense , & la substance étendue , ils assurent si affirmativement , que l'idée de l'une exclut l'idée de l'autre , que je ne conçois pas comment dans leur hypothèse , ils peuvent admettre cette union , & soutenir qu'elle consiste dans un commerce réciproque entre l'ame & le corps ; le beau commerce reciproque entre l'ame & le corps d'un fou , d'un malade , d'un Apoplectique , d'un homme yvre , d'un homme qui dort ! N'est-ce pas là ce que les Jurisconsultes appellent une société léonine , où les avantages ne sont que d'un coté.

D'ailleurs , ce commerce réciproque ne feroit pas l'union ; il la supposeroit : & quelle union peut-on concevoir entre deux substances , qui , à ce qu'on prétend , sont si différentes , que le concept de l'une exclut le concept de l'autre ?

Mais pouvons-nous douter de cette union , disent ces Docteurs ? Puisque nous sentons si indubitablement , que ce qui pense en nous , agit sur notre substance étendue.

Je réplique que ce sentiment intérieur, ne prouve, ni l'existence, ni l'union de deux substances différentes, dont l'une m'est entièrement inconnue; ce sentiment sert uniquement à prouver que la pensée est une propriété du corps vivant, dont les organes sont parvenus à un certain point de consistance. Je sens si indubitablement que mon corps organisé est vivant, je pense que je suis persuadé que la pensée est une propriété que l'Intelligence suprême m'a donnée, & que je n'ai que parce que je suis un corps organisé & vivant.

Quoique nous ne connoissions les propriétés des Etres que par le sentiment que les Etres mêmes nous donnent de ces propriétés; puis-je douter que mon corps, tant qu'il est vivant, n'ait la propriété de penser, que je sens si intimement être un effet de la continuation de mon corps?

Il ne sert de rien de dire que le cerveau & les esprits animaux n'étant que des corps ou des substances étendues, ils ne peuvent ni penser, ni faire penser. Notre propre expérience fondée sur le sentiment intérieur, détruit cette objection vulgaire.

Il est vrai, que comme nous ne savons rien que par les sens & que nos sens ne sont pas assez déliés pour appercevoir comment la pensée résulte de toutes les opérations qui se passent dans notre cerveau; nous ne savons pas com-

ment notre cerveau a la propriété de penser ; mais tout ce que nous pouvons conclure de ce défaut de lumière , c'est uniquement notre ignorance sur le détail du *comment* , & non l'impossibilité d'un fait dont nous avons la conscience.

L'Aveugle né ne connoit pas comment les corps dans lesquels il ne découvre que les qualités tactiles , peuvent exciter l'impression de lumière & de couleur , dont il n'a & ne peut avoir aucune idée ; mais s'il nioit ces propriétés , parce qu'elles lui sont inconnues , & qu'il ne les aperçoit point dans l'idée qu'il a des corps ; seroit il bien raisonnable d'assurer que ce qu'il ne connoit point , ne sauroit être ?

Ces Docteurs ont encore plus de tort que cet aveugle , parce qu'encore un coup nous ne saurions douter que nous ne pensions. Notre propre sentiment & nos réflexions nous ont donné l'idée de la lumière & des couleurs ; au lieu qu'une infinité de faits nous font découvrir dans le cerveau la propriété de penser ; propriété dont l'exercice dépend des sens & de toutes les opérations qui se passent dans le corps.

Mais la pensée , dit-on , n'est point enfermée dans l'idée de l'étendue. C'est parce que les yeux ni les autres sens ne peuvent l'y découvrir ; comme les sens de l'aveugle né n'y découvrent pas la lumière ni les couleurs.

L'idée que nous avons de l'étendue , n'est qu'une idée métaphysique ; étendue n'est qu'un

terme arbitraire : il n'y a point d'être réel qui soit l'étendue ? Ce mot ne marque qu'une idée générale, tirée de toutes les propriétés des objets qui affectent nos sens, & auxquels nous donnons un suppôt commun, que nous appellons étendue. C'est ainsi que figure est un terme abstrait, qui marque la vue de notre esprit, qui conçoit en général cette manière d'être des corps, entant qu'ils ont une forme extérieure, sans s'arrêter à aucune forme particulière : or en ce sens, il n'y a point d'être qui soit la figure en général : il en est de même de l'étendue ; elle n'est que le suppôt commun que nous imaginons, de toutes les propriétés sensibles qui affectent nos sens : or, la pensée étant intérieure & ne pouvant point affecter les sens extérieurs, elle ne peut jamais être considérée comme ayant le même suppôt que les propriétés sensibles, ni par conséquent être renfermée dans l'idée de l'étendue : ce qui n'a aucune part à la cause de l'idée, ne peut entrer dans la compréhension de cette même idée.

De plus, les objets d'un sens ne sont pas les objets d'un autre sens : la vue ne peut sentir les saveurs, ni les odeurs, ni les sons, ni les qualités tactiles, & les autres sens ne peuvent pas voir les objets : or, la propriété que le cerveau a de penser, n'étant exercée que dans l'intérieur de la boîte osseuse de la tête, d'où partent tous les nerfs qui vont former les organes des sens ;

elle ne peut-être apperçue par aucun sens externe ; elle n'est donc pas plus l'objet des sens, que les couleurs ne le sont du goût, ou de l'odorat ; cette propriété est à peine saisie par le sentiment intérieur , guidé par la réflexion ; mais elle ne renvoie ni lumière aux yeux , ni vibration de l'air aux oreilles, ni sels aux organes du goût &c. Ainsi elle ne peut point être apperçue par les sens, ni par conséquent être renfermée dans l'idée de l'étendue.

Ayez un sens de plus , qui puisse se réfléchir sur lui-même , & vous découvrirez comment votre cerveau pense , & bien d'autres propriétés encore , qui jusque là , vous seront toujours aussi inconnues que les satellites de *Saturne* & ceux de *Jupiter* l'étoient aux Astronomes , avant la découverte du Télescope.

Nos connoissances sont bornées ; celles des animaux le sont encore d'avantage ; les êtres inanimés n'en ont point ; il y a des matieres pesantes & d'autres légères : il y a des corps solides & d'autres fluides , qui sont toujours en mouvement , comme l'éther & le feu soyons contents les uns & les autres de notre état ; reconnoissons les avantages que l'intelligence suprême nous a donnés ; mais ne cherchons point à nous ennoblir par des titres chimériques.

Pour être en droit d'exclure de tout être étendu la propriété de penser , il faudroit connoître exactement toutes les propriétés que peut avoir

un tel Etre, & n'en connoissons que celles que nos sens y découvrent. Et pourquoi lui refuserions-nous de plus celle que notre conscience nous y fait sentir? Pourquoi imaginerions-nous un être dont nous n'avons aucune idée, pour lui donner, pour tout supôt, la propriété unique de penser? Etre idéal, dont l'union chimérique avec le corps, implique tant d'impossibilité & de contradiction. Pourquoi recourir au miracle, quand il n'y a qu'à se tâter pour reconnoître que tout ce qui n'est pas contradiction, est sous la puissance de l'intelligence suprême?

Je sai que j'ai un cerveau; & quoique ce qu'il y auroit de plus important à connoître dans les parties fines qui le composent échape à mes meilleurs Microscopes; cependant, comme l'anatomie m'apprend que c'est là que tous les sens aboutissent, & que d'ailleurs, je sai par conscience que c'est là où je pense, que je juge, que j'imagine, & que je me resouviens &c. j'en infère que je pense, que je juge, que j'imagine & que je me resouviens par le cerveau vivifié par les esprits animaux. C'est un sens de plus, ou plutôt c'est le centre de tous les sens, & à l'égard duquel, les esprits animaux font la même fonction, que les rayons de lumière font aux yeux, les vibrations de l'air aux organes de l'ouïe, les sels au goût, & les divers corpuscules des corps odoriférants à l'organe de l'odorat; en un mot, je me prends tel que je me trouve, tel que je me

sens, & je n'imagine pas en moi-même, un être que je ne connois pas, une être d'une nature différente de la mienne & de moi-même, un être dont je sens que la propriété qu'on lui prête de penser, qui fait, dit-on, toute son essence, n'est qu'une propriété de moi-même, un être enfin, qui, s'il étoit tel qu'on me dit, ne seroit qu'un accident absolu, & ne sauroit avoir aucune relation avec mon corps. Je sens que lorsque mon corps paroît obéir aux ordres de l'organe de la pensée & de la volonté, il ne fait que suivre les mouvemens de son propre mécanisme : ou, comme nous l'avons déjà remarqué, il suit les loix invariables du mécanisme universel; mécanisme auquel tous les sens sont assujettis, même celui de la pensée; ainsi, bien loin que cette prétendue substance qu'on appelle ame, commande, elle ne fait qu'obéir. Et n'est-il pas étonnant, que pendant que l'on éprouve à chaque instant son impuissance & sa subordination; pendant que l'on reconnoît qu'elle ne peut ni se donner à elle-même le moindre plaisir, ni écarter la plus légère douleur, ni hâter la digestion, ni purifier le sang, ni dissiper la moindre obstruction, ni guérir la plus légère maladie, ni rectifier dans les insensés l'exercice de sa prétendue faculté essentielle de penser, on établisse un commerce réciproque entre l'ame & le corps; & qu'on définisse l'ame une substance douée de raison, & disposée de telle sorte

qu'elle gouverne le corps? N'en est-elle pas plutôt gouvernée elle-même, au point de cesser d'être, quand le corps perd son mécanisme.

De l'Organisation.

Toute la matière est vivante : il n'y a que de la matière vivante dans le système matériel. La matière ne sauroit perdre sa vie ni son organisme. Lors qu'un tout organique & vivant se dissout en d'autres corps organiques & vivants, il n'y a pas plus de matière morte après cette dissolution, qu'il n'y en avoit auparavant ; c'est un composé vivant qui se décompose en d'autres composés vivants, sans que jamais il y ait la moindre parcelle de matière qui meure dans toutes ces compositions ou décompositions. Le passage de la matière de l'état de vie à l'état de mort & son retour de l'état de mort à l'état de vie, ne peuvent avoir lieu ; la vie étant essentielle à la matière, elle reste toujours vivante ; elle change seulement de forme & de combinaison. Les germes considérés comme moules ou forme, passent ; considérés comme matière organique, ils ne passent point. C'est à dire qu'il n'y a point de destructions dans la Nature, mais une métamorphose continuelle.

Dé faisons nous donc de ces idées de matière morte, brute, inorganique. Croyons que c'est mal raisonner que de dire, il n'y a point de vie où nous n'en appercevons point ; c'est le premier moyen pour parvenir à en appercevoir par tout.

L'Expérience journalière nous démontre un instinct ou une intelligence dans chaque particule de matière. Un grain de semence jetté dans une terre qui lui est propre & convenable, choisit dans cette terre ce qui convient à sa substance & à son accroissement. Il est donc visible que ce grain doit être doué d'une espèce d'intelligence capable de le faire agir. Le défaut de développement dans les germes, suspend les fonctions ; mais il n'anéantit ni les uns ni les autres. Le germe conserve tout le fond de l'appareil organique du corps qui en résultera. Le principe qui y est uni a de même le fond des opérations qu'il produira lors & à mesure du développement du germe. Il a la faculté de penser, de vouloir, de sentir, de se mouvoir, de se souvenir. Mais le sujet qui doit le lui faire exercer, n'a point encore acquis ce qu'il faut pour cela. (Une génération nouvelle ne doit être regardée que comme la manifestation d'un corps qui existoit sous une forme imperceptible.) Il n'y a rien d'inutile dans la Nature ; s'il y avoit une seule inutilité, il seroit plus probable que le hasard eût présidé à sa formation, qu'il ne le seroit qu'elle eût pour Auteur une Intelligence parfaite. Car il est plus singulier qu'une Intelligence infinie agisse sans dessein, qu'il ne seroit étonnant qu'un principe aveugle se conformât à l'ordre par pur accident. Mais chaque chose a sa destination.

L'organisation est une qualité essentielle à la

matière, qualité aussi essentielle que l'étendue. Elle est la base des facultés communes à tous les Etres, qui est celle de se nourrir, de croître & d'engendrer. On peut diviser, briser, hacher les Etres organiques; on détruira la forme & la structure totale, sans détruire l'organisation des parties; on ne peut la leur enlever: tant qu'elles sont matière, elles demeurent organiques, dans quelque état qu'elles soient, & conservent les facultés de se nourrir, de croître & d'engendrer, pour la déployer quand les circonstances seront favorables.

Tout ce qui meurt ne fait que changer de forme. Il n'y a pas un grain de la substance qui soit anéanti, parce que toute la matière est vivante & impérissable.

Les animaux, les Plantes & les minéraux sont tous des modifications de la matière organisée; ils participent tous à une même essence, sans avoir d'autres distinctions entre eux que la mesure selon laquelle ils ont part aux propriétés de cette essence.

Rien ne périt dans la Nature. L'Homme & tout ce qui respire, après s'être dépouillé de l'enveloppe grossière, de cette espèce de masque qui les environne & les couvre & qui en faisoit, par exemple, des hommes, ou tout autre espèce d'animal, des insectes, ou tout autre composé, subsisteront vivants dans leur première forme, & voltigeront dans les airs jusqu'à ce que

des occasions favorables les fassent reparoitre sous d'autres formes.

L'Homme fait partie de l'univers, la partie a- des rapports au tout. L'univers est un systéme immense de rapports : ces rapports sont déterminés réciproquement les uns par les autres. Dans un tel systéme, il ne peut y avoir d'arbitraire. Chaque état d'un Etre quelconque est déterminé naturellement par l'état antécédent; autrement l'état subséquent n'auroit point de raison de son existence.

Un corps vivant qui se dissoud, ne meurt pas pour cela; mais chaque partie emporte avec soi sa vie & son âme, lors qu'il se corrompt.

Tout assemblage de matière pense, & la pensée qui a subsisté dans l'assemblage, subsiste sous d'autres modifications dans les parties desunies après la dissipation de l'assemblage.

Du Mouvement.

C'est le mouvement qui donne la pesanteur à la matière, qui d'elle même n'est ni pesante ni légère. Le mouvement est le principe connu de la gravitation des corps. La végétation est l'effet du mouvement, comme la génération & la vie des corps organisés sont produites & conservées par le mouvement. C'est au mouvement qu'il faut attribuer nécessairement tous les phénomènes; & grace aux bornes de l'esprit humain, tout est phénomène pour nous.

Il n'y a point de mouvement sans direction; car le mouvement sans direction seroit un mouvement de tous les côtés à la fois, ce qui est contradictoire. La direction est une détermination vers un côté plutôt que vers un autre. Cette direction ne peut être que l'effet d'une Intelligence. L'existence du mouvement prouve donc l'existence d'une intelligence.

Ainsi, tout mouvement, ses loix, ses effets sont l'ouvrage d'un Etre libre, infiniment puissant, infiniment Intelligent.

Si une intelligence suprême ne gouvernoit pas la matière & le mouvement, tout seroit en confusion. Or nous voyons que dans tout ce qui sort de la matière, il y a de l'arrangement & de l'ordre; par conséquent une puissance infinie doit y présider.

Si l'activité doit entrer dans la définition de la matière, elle doit aussi en exprimer l'essence. En effet, il est certain qu'une définition, pour être bonne, doit contenir toutes les propriétés d'une chose, ou ces propriétés devroient nécessairement en découler; sans cela la définition n'est pas suffisante pour distinguer la chose, elle est confuse & incomplète. Cela posé, il me semble que jusqu'ici on n'a pas parfaitement défini la matière en disant qu'elle est étendue. Voilà la raison pour laquelle l'on n'a point regardé les effets que le mouvement y produit comme essentiels à la matière, mais comme accidentels & d'une nature différente, vu qu'on ne les a point compris dans sa définition: au lieu que

si dans la définition de la matière, l'on fait entrer l'activité, avec l'étendue & la solidité, comme l'a dit M. Locke, on verra tous ses effets en découler naturellement, & l'on ne sera plus obligé de recourir à aucune autre cause pour les expliquer non plus que les conséquences de l'étendue.

En supposant que c'est une erreur de dire que le mouvement soit étranger à la matière, l'on conviendra que toutes les définitions qu'on en donne pour l'ordinaire, étant fondées sur cette définition, ont contribué beaucoup à fortifier cette erreur dans l'esprit des hommes. Par-là ils se sont accoutumés à priver la matière de mouvement, & ils se sont fait de cette idée un principe qu'ils ont cru évident, & que jamais ils n'ont osé révoquer en doute. D'ailleurs, l'on sait que ceux qui se sont proposés d'introduire des opinions fausses, qu'ils jugeoient propres à fortifier leurs desseins ou à leur attirer de la célébrité, ou que ceux qui ont voulu maintenir leur autorité en soutenant des opinions absurdes qui étoient déjà établies, ont posé pour invariable, que l'on ne doit point disputer sur les principes; après quoi ils ont donné pour des principes toutes les maximes qu'ils jugeoient utiles à leurs propres vues. Quoiqu'il en soit, si le mouvement est essentiel à la matière, il est essentiel aussi de le faire entrer dans la définition de la matière.

J'en conviens; avant de faire une telle défini-

tion de la matière, il faut commencer par prouver clairement que l'activité lui est nécessaire. C'est aussi ce que je me propose de faire dans le cours de cet écrit, & je tâcherai de faire goûter la définition que je demande par les raisons que j'apporterai pour prouver que dans la Nature, toute la matière, ainsi que toutes ses particules, ont toujours été en mouvement & ne peuvent jamais en être privées; que les molécules qui sont renfermées au centre des rochers les plus durs & les plus grands, au centre d'une barre de fer ou d'un lingot d'or, sont dans un action aussi constante que les molécules du feu, de l'air ou de l'eau, quoique suivant des degrés divers, & des déterminations différentes, de même que le sont les dernières, comparées entre-elles. En effet, cette action interne leur est également naturelle à toutes, ainsi qu'à toutes les autres classes de matière qui sont dans l'univers, quoique leurs mouvemens spécifiques soient si variés; ce qui vient des différentes façons dont elles s'affectent les unes les autres. Mais il sera tems de chercher une nouvelle définition de la matière lors que nous aurons fait voir évidemment que le mouvement lui est essentiel.

Je soutiens que la matière ne peut être conçue sans une action qui lui soit propre, ou sans quelque effet de cette action: & je persiste à soutenir que la matière ne peut pas plus être conçue sans mouvement que sans étendue, & que

L'une de ses propriétés en est aussi inséparable que l'autre. Si quelqu'un vouloit tâcher de me donner l'idée de la matière sans action, il faudroit pour y parvenir, qu'il en fit quelque chose qui fût privé de toute couleur, de toute figure, de toute légèreté, de toute pesanteur, qui ne fût ni rude ni lisse, ni doux ni aigre, ni chaud ni froid, en un mot un être privé de toutes les qualités sensibles, dépourvu de parties, de proportions, & de tous rapports; vû que toutes ces choses dépendent immédiatement du mouvement, ainsi que les formes des Etres corporels, leurs générations, leurs successions, leurs corruptions, leurs combinaisons infinies, leurs transpositions, les arrangemens de leurs parties, qui sont indubitablement des effets naturels du mouvement, ou plutôt qui sont le mouvement lui-même, désigné sous ces noms divers & sous ces déterminations.

La divisibilité de la matière, qui est généralement reconnue, est encore une preuve convaincante que l'on ne peut la concevoir sans mouvement; puisque c'est le mouvement qui seul la divise & la diversifie; par conséquent, le mouvement est préposé, ainsi que l'étendue, dans l'idée de la divisibilité; d'où il faut conclure que le mouvement est aussi essentiel à la matière que son étendue. En effet, comment pouvoir concevoir que la matière soit une sub-

stance ou quelque chose, à moins qu'elle n'ait de l'action ? Comment la matière pourroit-elle être le sujet des accidens, suivant qu'on le dit dans sa définition vulgaire, puisque tous les accidens ne sont que les différentes déterminations de l'action dans la matière, diversifiées suivant qu'elles sont différemment placées relativement à nos sens, mais qui réellement ne sont point distinguées de notre imagination ou de la chose même dans laquelle nous disons que les accidens existent ? La rondeur ne diffère en rien du corps rond ; il en est de même de toutes les autres figures. En effet, la rondeur n'est point le nom d'un Etre réel ; c'est seulement un mot destiné pour exprimer la façon d'être particulière d'un certain corps. Le chaud & le froid, les sons, les odeurs, les couleurs, ne sont pas même les façons d'être ou les postures des choses ; ce ne sont que des noms que nous donnons aux façons dont elles affectent notre imagination ; car la plupart des choses sont conçues par nous relativement à notre propre corps, & non relativement à leur vraie nature. Voilà pourquoi, ce qui est doux pour l'un, paroît aigre pour un autre ; ce qui donne du plaisir à l'homme sain, est douloureux pour le malade ; cependant les organes étant à-peu-près les mêmes dans la plupart des hommes, ils sont conséquemment affectés de la même manière, quoiqu'avec des différences plus ou moins marquées. Mais ces dif-

férences, ainsi que toutes les autres que l'on voit dans la matière, étant dues à des changemens divers, ou à ces choses elles-mêmes, n'étant que les concepts de différens mouvements, je crois pouvoir hardiment affirmer que la matière n'est jamais conçue qu'agissante; & je compte prouver qu'elle l'est même dans ce qu'on appelle le repos.

Cela posé, que l'on prive, si l'on peut, la matière de mouvement, alors je devineraï d'avance l'idée que l'on en aura; elle sera la même que celle qu'ont prétendu nous en donner ceux qui ont ci-devant tenté de la définir; selon eux, la matière première est *neque quid, neque quale, neque quantum, neque quidquam eorum quibus ens denominatur*. Ce qui, en beaucoup de mots, signifie que la matière n'est rien du tout.

Cependant l'on prétend que l'étendue de la matière est très facile à découvrir, si même elle n'est pas évidente par elle-même; mais l'on dit qu'il n'en est point ainsi de son activité. Je ne puis être en cela de cet avis, & je soutiens que l'une de ces propriétés est aussi facile à découvrir que l'autre, & qu'elle ne peut-être méconnue ou révoquée en doute que par ceux qui ne jugent que d'après le apparences, l'habitude, & l'autorité, sans daigner consulter leur propre raison. En suivant cette méthode de raisonner, ils pourroient nous prouver que la lune n'est pas plus grande qu'un fromage; car comme le vul-

gaire ne croit pas qu'il y ait de l'étendue lors qu'il n'apperoit pas d'objet visible, de même bien des personnes qui seroient très choquées d'être mises au rang du vulgaire en bien d'autres choses, s'accordent néanmoins avec lui pour croire qu'il n'y a point d'action lors qu'elles n'apperoivent point de mouvement local & déterminé. L'expérience doit nous convaincre que la multitude des adversaires ne prouve rien contre la vérité d'une proposition quelconque; les choses les plus claires & les plus simples ont été de grands mystères pendant des siècles entiers; cependant il n'est point surprenant que l'on ne trouve rien où l'on n'a point cherché. Pour peu que vous ayez de patience, je me flatte que je vous montrerai ce qui a conduit toutes les sectes des Philosophes ainsi que le vulgaire, à croire la matière inerte ou dépourvue d'activité. Cependant plusieurs des premiers se sont très bien aperçus de son mouvement universel; mais aveuglés par les préjugés de l'enfance ils l'ont attribué à toutes sortes de causes par préférence à la véritable, ce qui les a souvent forcés d'imaginer des hypothèses ridicules & bizarres.

Je fais que plusieurs savants Philosophes soutiennent l'existence du vuide; idée qui semble fondée sur l'inertie de la matière. A quoi j'ajoute que quelques uns de ces Philosophes nient avec les *Epicuriens* que le vuide ait une étendue réelle, & prétendent qu'il n'est rien, tandis

que d'autres en font une substance étendue qui n'est selon eux, ni corps ni esprit. Ces notions ont fait éclore une infinité de disputes sur la nature de l'espace. La croyance du vuide est une des conséquences erronnées sans nombre qui sont résultées de la définition de la matière par la seule étendue, de ce qu'on l'a supposée dépourvue d'action, & de ce qu'on la crue divisée en parties réelles indépendantes les unes des autres. D'après de pareilles suppositions, il est impossible de ne pas conclure qu'il doit y avoir du vuide, & il est pareillement impossible de ne pas conclure une foule d'absurdités. Ce que nous appellons parties dans la matière, n'est, comme on peut le prouver, que des façons différentes de concevoir ses affections, ses distinctions, ses modifications; ainsi ces parties ne sont qu'imaginaires, ou relatives, & ne sont pas réelles & absolument divisées. L'eau, comme telle, peut être produite, divisée & corrompue; augmentée ou diminuée, mais non quand elle est considérée comme matière.

Pour éviter toute équivoque là dessus, il est à propos que j'avertisse, que, par corps, j'entends certaines modifications de la matière, que l'esprit conçoit comme autant de systèmes limités, ou des qualités particulières abstraites mentalement; mais qui ne sont point réellement séparées de l'étendue de l'univers. Nous disons donc qu'un corps est plus grand ou plus petit; qu'un

autre est brisé ou dissout &c, lors qu'il éprouve des changemens divers dans ses modifications; mais nous ne pouvons point dire proprement que des matières sont plus grandes les unes que les autres, parce qu'il n'y a qu'une espèce de matière dans l'univers; & si elle est infiniment étendue, elle ne peut avoir des parties absolues indépendantes les unes des autres, vû que les parties ou molécules ne sont conçues que comme je viens de dire que l'étoient les corps.

On a inventé une infinité de mots pour aider notre imagination; ils servent comme les échaffaux aux ouvriers, mais ils doivent être supprimés quand l'édifice est achevé; il faut bien se garder de les prendre pour des piliers ou des fondemens. De cette espèce sont, par exemple, les mots de grand & de petit qui ne sont que des comparaisons que fait notre esprit & non les noms des sujets positifs. Un homme est grand relativement à son enfant, & petit comparé à un Eléphant, & l'enfant est grand si on le compare à son oiseau &c. Ces mots & ceux de même nature, sont très utiles quand on les applique convenablement, mais on en fait un abus fréquent; & de relatifs faits pour désigner des modes, on en fait des réalités, des Etres positifs & absolus. Tel est l'abus qu'on fait des mots *Corps, parties, particules, quelque Chose, un certain Etre* &c. On peut bien les passer dans l'usage ordinaire de la vie; mais on ne

devrois pas les permettre dans les spéculations de la Philosophie.

D'autres n'ont admis dans la Nature que des parties nominales & relatives; & non des parties réelles & positives; cependant nonobstant leurs subtilités, ils n'ont pu alléguer aucune preuve contre l'existence d'un vuide que leurs adversaires ne pussent aisément détruire, vû qu'ils s'accordoient avec eux à supposer la matière dépourvue d'action. Ceux qui sont au fait de la Philosophie, savent que les difficultés sont égales des deux côtés; ce qui a fait que bien des gens ont cru que la chose étoit par sa nature inexplicable. Il s'en prénoient, comme souvent on fait très injustement, à leur propre entendement qui n'étoit point satisfait, & non aux suppositions précaires que l'on fait de part & d'autre, qu'ils n'ont point aperçues.

Il n'y a rien de plus certain que de deux contradictions l'une doit toujours être vraie, de même que l'autre doit être fautive; ainsi, quoiqu'il soit indubitable ou qu'il doit y avoir du vuide, ou que tout est plein (pour me servir de leurs expressions impropres) quoiqu'il soit évident que la vérité doit se trouver dans l'une de ces deux propositions, aucun des deux partis n'a été capable de démontrer laquelle étoit vraie; parce que tous deux sont partis d'un faux principe duquel il ne pouvoit découler que des faussetés & des absurdités.

Mais

Mais si l'on est convaincu, comme j'espère de le faire voir bientôt, que la matière est active aussi bien qu'étendue, toutes les difficultés sur le vuide disparoient sur le champ. En effet, comme les quantités particulières & limitées que nous nommons corps, ne sont que des modifications diverses de l'étendue générale de la matière qui les renferme tous, & qu'ils ne peuvent ni augmenter ni diminuer; de même, tous les mouvemens locaux ou particuliers de la matière ne sont que les déterminations diverses de son action générale, qui les dirige vers un côté ou vers un autre à l'aide de telle ou telle cause, de telle ou telle manière, sans que ces mouvemens augmentent ou diminuent l'action générale.

Dans tous les traités que l'on a faits sur les loix ordinaires du mouvement, l'on trouve les différens degrés du mouvement qu'un corps perd ou acquiert; ces loix ont pour objet la quantité de l'action des corps particuliers les uns sur les autres, & non l'action de la matière en général; de même que des quantités particulières de matière sont mesurées par d'autres quantités moindres & non l'étendue du tout. Les Mathématiciens calculent la quantité, & les proportions du mouvement, lorsqu'ils voyent les corps agir les uns sur les autres, sans s'embarasser des raisons Physiques qu'ils laissent à expliquer aux philosophes. Ceux-ci les expliqueroient bien mieux, s'ils commençoient par étudier les faits & les observations

des Mathématiciens, comme *M. Newton* l'a très bien remarqué.

Il n'y a pas dans la matière d'attribut inséparable, qui n'ait un nombre infini de modifications qui lui sont aussi propres que l'étendue. L'action & la solidité sont dans ce cas; cependant il faut que tous les attributs concourent à produire les modes particuliers à chacun; parce qu'ils ne sont que la même matière considérée sous des points de vue différents. Ainsi en disant, comme l'ont dit une foule de Philosophes, que s'il n'y avoit point de vuide, il n'y auroit point de lieu où le corps C. pût se placer, ni aucun espace libre pour que le corps B. pût pousser le corps C.; en parlant ainsi, je dis que c'est n'avoir de l'espace que les idées grossières du peuple; c'est supposer que les points B. & C, ainsi que tous ou la plus grande partie des points qui les environnent, sont réellement fixes & dans un repos absolu. Mais un vrai Philosophe n'est point fait pour donner dans les erreurs de la multitude, & si je parviens à prouver que l'action est naturelle, essentielle, intrinsèque & nécessaire à la matière, l'on verra bientôt que ces objections ne sont d'aucune force, & que les exemples qu'on nous oppose de cercles formés par des boules contigues, d'un poisson sur le point de se mouvoir dans l'eau &c. ne prouvent rien; vû que toutes ces choses supposent un repos absolu aussi bien que la génération du mouvement, ce qui

est précisément la chose en question. Si elle pouvoit être prouvée, il n'y auroit point d'argument solide pour répondre à ce dont on se sert pour établir le vuide.

J'ai déjà fait pressentir quelque chose sur l'abus des mots dans la philosophie ; nous en avons une preuve en particulier dans quelques termes utilement inventés par les Mathématiciens , mais mal entendus & pervertis par d'autres , & souvent mal appliqués par les Mathématiciens eux-mêmes ; ce qui ne peut manquer d'arriver quand on prend des notions abstraites pour des Etres réels , & dont on fait ensuite la base pour élever des hypothèses. C'est ainsi que les lignes, les surfaces, les points Mathématiques ont été regardés comme des choses réellement existantes ; ce qui a fait tirer une infinité de fausses conclusions. Dire , par exemple , que l'étendue est composée de points , c'est dire que la longueur , & la profondeur sont formées par ce qui n'est ni long , ni large , ni profond ou la mesure d'aucune quantité.

C'est ainsi que le mot *infini* a donné lieu à de très grands embarras qui ont fait naître une foule d'erreurs & d'équivoques. On a rendu le nombre infini , comme si de ce que des unités peuvent se joindre à des unités sans fin , il s'ensuivoit qu'il existe réellement un nombre infini ; c'est ainsi que l'on a fait un tems infini , on a fait la pensée de l'homme infinie , on a imaginé des lig^{es}

nes asymtotes, & plusieurs autres progressions sans fin, qui ne sont infinies que relativement aux opérations de notre esprit, sans l'être en elles-mêmes: Car ce qui est réellement infini, devroit exister actuellement comme tel, au lieu que ce qui n'est que potentiellement infini, ne l'est pas positivement.

Mais il n'est point de mot que l'on aît plus mal appliqué & qui par conséquent aît donné lieu à plus de disputes que celui de *l'espace*, qui n'est qu'une notion abstraite, comme on le verra par la suite, ou qui n'est que le rapport qu'un Etre a avec d'autres Etres qui sont à une distance de lui, sans avoir égard aux choses qui se trouvent entre eux; quoique ces choses aient une existence réelle. Ainsi le lieu est ou la position relative d'un corps eù égard aux autres corps qui l'environnent, ou la place que ce corps remplit de son propre volume, d'où l'on conçoit que les autres corps sont exclus; ce ne sont là que de pures abstractions, vû que la capacité ne diffère point du corps contenu. De même, la distance est la mesure entre deux corps quelconques, sans avoir égard aux choses dont l'étendue est ainsi mesurée. Néanmoins, comme les Mathématiciens ont eu besoin de supposer un espace sans matière, de même qu'ils ont supposé une durée sans Etres, des points sans quantités &c. les Philosophes, qui n'ont pu sans cela rendre raison de la génération du mouve-

ment dans la matière qu'ils régardoient comme inerte, ont imaginé un espace réel distingué de la matière, qu'ils ont regardé comme étendu, incorporel, immobile, homogène, indivisible, infini.

1 Si la matière elle-même est essentiellement active, on n'a pas besoin de recourir à cette invention pour lui procurer le mouvement, & il n'est pas nécessaire de chercher la génération du mouvement.

2 Si la matière est infinie, elle ne peut point avoir de parties séparées qui se meuvent indépendamment les unes des autres en lignes droites, ou en lignes courbes, nonobstant ces modifications que nous distinguons par le nom de corps particuliers & divisibles.

3 La matière pareillement doit être homogène, si elle a de l'action par elle-même aussi bien que de l'étendue & de la solidité, sans être divisée en parties.

4 Si la matière est infinie, l'univers doit ne point avoir de mouvement local; puisque hors de lui il ne peut y avoir de points fixes auxquels il puisse être successivement appliqué, ni aucun lieu dans lequel il puisse passer.

Je sens bien que je combats une opinion universellement reçue, & que même en particulier de ce que je dis sur l'espace, j'ai contre moi le plus grand homme de l'univers; mais il ne perdra rien de sa gloire quand même il se se-

roit trompé dans cette occasion, vù que les démonstrations & les découvertes que renferme son livre, n'en demeureront pas moins vraies. Pour moi, je ne puis pas plus admettre un espace absolu distingué de la matière, que le lieu ou le placer, ou que je ne puis admettre un tems absolu distingué des choses dont on considère la durée: cependant il y a lieu de penser que non seulement M. Newton a cru ces choses, mais encore les a mises sur un même pied. " Le tems
 „ & les espaces, dit-il, sont les lieux propres
 „ d'eux-mêmes, ainsi que de tous les Etres: tous
 „ les Etres sont placés dans le tems, quant à
 „ l'ordre de succession, & dans l'espace quant à
 „ l'ordre de situation; il est de leur essence d'être
 „ des lieux, & il est absurde de dire que les
 „ lieux primitifs se meuvent. Ainsi ces lieux
 „ sont absolus, & les seules translations de ces lieux
 „ sont des mouvemens absolus. „ (*voyez ses principes Mathématiques, page. 7,*).

Je suis persuadé que ces mots sont susceptibles d'être interprétés d'une façon favorable à mon opinion, mais je préfère de les rapporter dans le sens qu'on leur attache communément, vù sur-tout que comme je l'ai dit-ci devant, cela ne doit faire aucun tort à l'ouvrage de ce grand homme.

A l'égard de ce que l'on allégué en faveur de l'inertie de la matière aussi bien que de l'existence du vuide, en disant qu'un corps est ou plus

pesant ou plus léger qu'un autre corps de même volume; il faut que l'on suppose que la pesanteur & la légèreté ne sont point de pures relations, ou des comparaisons de quelques situations & de quelques pressions extérieures; il faut qu'on les regarde comme des Êtres réels, comme des qualités absolues & inhérentes, sentiment qui est maintenant rejeté par tout le monde, & qui est contraire aux notions que l'on a en mécanique. Il ne seroit pas difficile de prouver, même à des personnes d'une capacité très ordinaire qu'il ne peut y avoir ni gravité ni légèreté dans le chaos qu'on suppose, & que ces qualités dépendent uniquement de la fabrique ou du mécanisme de l'univers, c'est à dire, sont des conséquences nécessaires du monde actuellement existant, des effets nécessaires de son arrangement présent, mais non des attributs de la matière, vû que le même corps devient alternativement pesant ou léger, suivant qu'il se trouve placé parmi d'autres corps, & d'autant qu'il n'y a rien de plus connu, que bien des Êtres ne sont quelques fois ni dans un état de légèreté ni de pesanteur. Vouloir imaginer qu'aucune partie de la matière ait par elle-même de la gravité ou de la légèreté, parceque l'on voit ces effets dans la fabrique de l'univers, ou vouloir déduire ces effets des loix communes de la gravitation, c'est non seulement supposer que la matière est également affectée en tout lieu, mais encore c'est supposer que les roues, les ressorts

& les chaines d'une montre peuvent, étant séparés, produire les mêmes mouvemens qu'ils produisent réunis.

C'est néanmoins d'après des suppositions si fausses, que les philosophes dans les systèmes qu'ils ont imaginés sur la formation de l'univers, ont inventé la fable des quatre Elemens qui venoient se placer d'eux-mêmes suivant leurs différens degrés de pesanteur & de légèreté. La terre selon eux se plaça dans le lieu le plus bas ou au centre; les eaux vinrent en suite; le séjour des airs & le feu occupèrent la région supérieure. Tous les peuples & toutes les sectes ont été superstitieusement attachés à ces idées de chaos primitif, notion aussi informe & aussi embrouillée que son nom semble l'annoncer, & qui dans toutes ses parties est fondée sur des suppositions non seulement arbitraires, mais entièrement chimériques & fausses. Telles sont les idées grossières que l'on s'est faites du nombre & du non-mélange des quatre Elémens, tirées des corps les plus composés de l'univers; telle est la légèreté & la pesanteur des molécules de la matière; telle est la séparation de ce qu'on appelle les germes des Etres, séparation qui, dit-on, n'auroit pu se faire sans cette légèreté & cette gravité, & qui d'après ces conditions ne pouvoit s'exécuter sans les secours d'un Architecte tout puissant que l'on n'a point toujours pourvu de ce

qui étoit nécessaire , ou à qui l'on a fourni des instrumens si mauvais & si mal inventés , qu'ils prouvent la foiblesse du jugement de ceux qui ont formé le monde sur leur propre modèle.

En un mot c'est d'après une supposition aussi précaire que l'on a décidé qu'il fut un tems ou la matière a été dans le désordre , sans nous dire combien ce tems a duré , ni la cause de cette confusion. Cela peut nous prouver au reste combien peu l'on doit compter sur le consentement universel , ou plutôt qu'il faut se défier des erreurs épidémiques qui se répandent sous le nom imposant de consentement universel.

Mais ne nous jettons point dans des digressions , quoiqu'elles se présentent très naturellement. L'on convient que la plupart des corps sont actuellement en mouvement , & l'on dit que cela ne prouve pas qu'ils y aient toujours été , & qu'il n'y en ait pas d'autres qui soient dans un repos absolu. J'accorde que , quoique la chose soit vraie , une pareille conséquence ne s'ensuit point nécessairement ; cependant , avant d'aller plus loin , il ne seroit pas hors de propos de voir jusqu'où peut s'étendre ce mouvement actuel dont l'on convient. Quoique la matière de l'univers soit partout la même , cependant en égard à ses différentes modifications , on la conçoit divisée en une infinité de systèmes particuliers & de tourbillons de matière ; ces systèmes ou tourbillons se subdivisent encore en d'autres

plus ou moins grands qui dépendent les uns des autres, comme chacun d'eux dépend du tout dans leurs centres, leurs tissus, leurs formes, leur cohérence. Notre soleil, par exemple, est le centre de l'un de ces grands systèmes qui en renferme un grand nombre d'autres plus petits dans la sphère de son activité, de même que toutes les Planètes qui se meuvent autour de lui; ces systèmes sont subdivisés en d'autres plus petits qui en dépendent, comme les satellites de *Jupiter* dépendent de lui, ou comme la Lune dépend de la Terre. Notre globe est subdivisé en Atmosphère, en terre, en eau &c. Ceux-ci se subdivisent encore en hommes, en quadrupèdes, en Oiseaux, en plantes, en arbres, en poissons, en vers, en insectes, en pierres, en Métaux & en une infinité d'autres Etres différents. Comme tous ces Etres sont liés ou dépendent les uns des autres, de même, pour me servir du langage ordinaire, leur matière se résout l'une dans l'autre. En effet, non seulement, la terre, l'air, l'eau, & le feu sont intimement unis & combinés; mais par une révolution continuelle ils sont transformés les uns dans les autres. La terre devient eau, l'eau se change en air, l'air se convertit en matière éthérée, & ensuite ils servent à former des combinaisons sans nombre & sans fin. Les animaux que nous détruisons, contribuent à nous conserver, jusqu'à ce que détruits nous-mêmes nous contribuons à la conservation

d'autres Etres ; nous devenons de l'herbe , des plantes , de l'eau , de l'air ou d'autres substances qui servent à produire d'autres hommes , d'autres animaux ; ceux-ci à leur tour se changent en pierre , en bois , en métaux , en minéraux , ou en nouveaux animaux ; ou bien deviennent des parties de ces Etres ou de beaucoup d'autres ; vû que les animaux & les végétaux se consomment & se dévorent les uns les autres. Tant il est vrai que chaque Etre vit par la destruction d'un autre ?

Toutes les parties de l'univers sont continuellement dans un mouvement qui produit & détruit ; les systèmes les plus grands ont leurs mouvemens continuels de même que les molécules les plus petites ; les globes placés aux centres des tourbillons , tournent sur leur propre axe , & chaque molécule du tourbillon gravite vers son centre. Quelque idée flatteuse que nous ayons de nous-mêmes , nos corps ne diffèrent en rien de ceux des autres Etres ; comme eux ils s'accroissent ou diminuent par la nutrition & les sécrétions , par l'accrèssion , la transpiration , & par beaucoup d'autres voies , par lesquelles nous faisons part de notre substance à d'autres corps de qui nous recevons quelque chose en échange. Il résulte de-là que nous ne sommes plus aujourd'hui ce que nous étions hier , & que nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui. Tant que nous vivons , nous sommes

dans un flux & reflux perpétuel , & quand nous sommes dans l'état de la dissolution totale de notre système , ce qui arrive par notre mort , nous devenons partie d'une infinité d'autres Etres qui s'emparent de nos dépouilles ; nos cadavres se mêlent en partie avec la poussière & les eaux de la terre ; une portion s'évapore dans l'air , d'où elle va voltiger en différents lieux ; elle se mêle & s'incorpore avec une infinité d'Etres ,

Aucune partie de la matière n'est attachée à une figure ou forme ; toutes changent perpétuellement , c'est à dire qu'étant dans un mouvement continuel elles sont divisées , usées , triturées , dissoutes par d'autres parties qui prennent leur figure & changent ainsi sans cesse de forme ; la terre , l'air , le feu & l'eau , le fer , le bois , le marbre , les plantes , & les animaux sont rarifiés ou condensés , liquéfiés , congelés , dissouts ou coagulés , sont en un mot par une infinité de mouvements changés les uns dans les autres ; toute la surface de la terre nous montre ces changemens à chaque moment ; il n'est point d'Etre qui demeure le même pendant une heure de suite ; or tous ces changemens n'étant que des mouvemens de différentes espèces , sont indubitablement des effets d'une action universelle. Mais les changemens des parties ne produisent aucun changement dans l'univers ; car il est évident que les altérations , les successions , les revolutions , les transmutations continuelles de la

matière ne peuvent pas plus accroître ou diminuer la somme de cet univers, que l'alphabet ne peut perdre aucune de ses lettres malgré les combinaisons infinies que l'on en fait dans une langue. En effet, aussitôt qu'un Etre quitte une forme, il en prend une autre; il sort, pour ainsi dire, de la scène dans un certain habillement pour y reparoître bientôt sous un déguisement nouveau, ce qui produit dans la Nature une jeunesse & une vigueur perpétuelle, qui n'est jamais suivie de déclin ni de décrépitude, comme l'ont imaginé follement quelques hommes qui n'ont consulté ni l'expérience ni la raison. L'univers, ainsi que toutes ses parties, demeure toujours le même.

Les grands systèmes de l'univers, étant sousdivisés en des systèmes plus petits de matière, les individus qui composent ces moindres systèmes, périssent à la vérité, sans cependant être anéantis; ils conservent quelque tems leur forme en raison de la force ou de la foiblesse de leurs dispositions, de leur structure, ou de leurs constitutions; c'est ce que nous appellons l'âge ou le tems de la durée d'un tel Etre. Néanmoins, quand cette constitution est détruite avant d'avoir achevé son période ordinaire, par des mouvements, plus puissants, partis des Etres qui l'environnent, nous donnons à ce changement le nom d'accident ou de violence, comme lorsqu'un jeune homme est assassiné, nous disons qu'il est mort par

accident, qu'il est péri par une mort violente ; qu'il est mort avant le tems.

Les espèces se perpétuent par la propagation ; nonobstant le déclin & la destruction des individus ; la mort de nos corps n'est que de la matière qui va se revêtir de quelque forme nouvelle : les empreintes de la cire peuvent varier , mais la cire demeure toujours la même , & dans la réalité notre mort est la même chose que notre naissance. En effet mourir n'est que cesser d'être ce que nous étions auparavant ; naître , c'est commencer à être ce que nous n'étions pas jusqu'à ce moment.

Avant de quitter cette matière , je dois faire observer, qu'en considérant que les générations sans nombre qui se sont succédées sur ce globe, sont par leur mort rentrées dans la masse commune, & se sont dispersées & combinées avec ses autres parties, & en joignant à cela les flots de matière que la transpiration fait incessamment sortir des corps des hommes pendant qu'ils vivent, ainsi que la nourriture qu'ils prennent journellement, l'inspiration de l'air, & les additions continuelles des matières qui augmentent leur volume ; en considérant, dis-je, ces choses, il paroîtra probable qu'il n'y a point sur la surface de la terre entière une molécule de matière qui n'ait fait partie de l'homme. Ce raisonnement applicable à notre espèce, est également vrai relativement à tout ordre d'animaux,

de végétaux & d'Etres , vû que tous ont été dissouts & changés les uns dans les autres par des révolutions continuelles, ensorte que rien n'est plus certain que chaque Etre matériel est toutes choses, & que toutes les choses se réduisent à une seule.

Les effets sensibles que nous voyons, nous forcent donc de reconnoître un mouvement continuél dans les Etres. L'on convient que les particules de l'air, de l'eau, du feu, de la matière éthérée, des vapeurs, sont dans une action perpétuelle; l'on reconnoit encore le mouvement dans les corpuscules imperceptibles qui émanent de tous les corps grands & visibles, qui par leur masse, leur figure, leur nombre & leurs mouvemens agissent sur nos sens & produisent en nous les sensations & les idées que nous avons des couleurs, des odeurs, des saveurs, du chaud, du froid &c, Mais en même tems, l'on en appelle à nos sens pour prétendre qu'il y a des corps qui sont dans un repos absolu. L'on cite, par exemple, les rochers, le fer, l'or, le plomb, les bois de construction, & les autres corps qui ne changent point de place sans le secours d'une force extérieure. Je réponds que c'est la raison & non les sens, qui doit guider notre jugement dans cette affaire; nos sens ne peuvent point nous tromper lors que nous appelons la raison à notre secours; quand les sens seront unis à la raison, je ne ferai point de dif.

ficulté de laisser décider la question.

Il faut donc que l'on distingue toujours entre l'énergie interne ou l'action essentielle de toute matière, sans laquelle elle ne pourroit être susceptible d'aucune altération, ou division, & les mouvemens locaux extérieurs ou les changemens de lieux qui ne sont que des modifications particulières de l'action essentielle qui est le sujet. Les mouvemens particuliers étant déterminés par d'autres mouvemens plus puissans qui les rendent ou directs, ou circulaires, ou rapides ou lents, ou continués ou interrompus, suivant les mouvemens des autres corps qui les rencontrent, qui les suivent ou qui les entourent, il n'y a aucune partie de la matière qui n'ait une énergie interne qui lui est propre ; mais elle est ainsi déterminée par les parties qui l'avoisinent, suivant que leur détermination particulière est plus forte ou plus faible, cède ou résiste. Ces parties à leur tour continuent à être variées d'une autre manière par la plus proche ; & c'est de cette manière que tous les Etres continuent à changer sans cesse par un mouvement que je trouve perpétuel. Mais comme tout le monde convient que tous les mouvemens locaux que l'on peut imaginer, sont des accidens qui s'augmentent, s'altèrent, diminuent, s'anéantissent, sans pourtant que le sujet qu'ils modifient, ou dans lequel ils existent se détruise, ce sujet ne peut point être entièrement imaginaire, une notion purement abstraite ; il doit être quelque chose de réel & de positif.

L'é-

L'étendue ne peut point être ce sujet, puisque les idées de variété, d'altération ou de mouvement ne découlent pas nécessairement de l'idée de l'étendue ; ainsi, comme je viens de le dire, il faut que ce soit l'action, vû que tous ces mouvemens ne sont que des modifications diverses de l'action, de même que tous les corps particuliers ou quantités ne sont que différentes modifications de l'étendue. Je parlerai en son lieu de la solidité ou de l'impénétrabilité, & je ferai voir la manière dont ces trois attributs essentiels ou ces trois propriétés sont inséparables & coopèrent ensemble.

Mais n'oublions pas que nous en avons appelé à nos sens. Le Vulgaire croit que les Etoiles ne sont pas plus grandes que des lampes ordinaires, que le soleil & la Lune n'ont environ qu'un pied de diamètre. C'est notre raison qui nous a mis à portée de calculer la distance qui est entre nos yeux & ces corps, & de mesurer leur masse réelle par la façon dont ils se montrent à nous à une telle distance. N'est-ce pas encore la raison qui nous apprend à distinguer les Etoiles fixes des Planètes & qui nous met à portée de concevoir les mouvemens de celles-ci qui sont très différens de ce que les sens nous montrent ? Je ne parle point d'un bâton droit qui paroît courbé dans l'eau, ni des couleurs que l'on voit sur la gorge d'un pigeon ; je ne parle point non plus de la chaleur & du froid, de la

saveur & des odeurs qui n'existent point dans les choses mêmes que nous distinguons par les noms qui expriment les sensations qui s'excitent en nous ; je m'en tiens au sujet que je traite. Le mouvement local n'est-il pas lui-même souvent si lent, que nos sens ne peuvent point l'apercevoir ? Nous ne voyons point un corps passer successivement d'un lieu dans un autre quoiqu'il ne cesse de se mouvoir, & quoique nous en soyons à la fin convaincus par des effets indubitables & par des intervalles visibles qu'il l'aïsse. N'en avons nous point des exemples dans l'aiguille d'une montre, dans l'ombre d'un cadran solaire ? Il en est de même dans les mouvemens qui sont très rapides, dans lesquels nous ne voyons point distinctement des successions, comme dans le passage d'une balle de fusil &c.

Si l'on jugeoit du corps d'un homme ou de tout autre animal par sa surface extérieure, il paroîtroit n'avoir pas plus de mouvement local interne, que le plomb, que l'or, qu'une pierre. Nous ne porterions pas un jugement plus sensé d'un arbre ou d'une plante ; cependant si toutes les parties d'un arbre n'étoient pas en mouvement, il ne pourroit ni s'accroître ni décliner. Les connoissances que l'on a en Anatomie, jointes à l'expérience journalière, ne permettent pas de douter que toutes les parties des animaux ne soient dans un mouvement continu, ainsi que celles des plantes ;

elles croissent, elles décroissent; elles transpirent, elles se dissolvent; elles flétrissent; elles se corrompent; elles s'engraissent ou maigrissent; elles s'échauffent ou se refroidissent; même lorsque l'homme ou l'animal est en repos ou sommeil ou quoique l'arbre ne sorte point de sa place. Personne n'ignore aujourd'hui la circulation du sang & de la sève. Le fer, la pierre, l'or & le plomb ne sont pas plus dépourvus d'un mouvement interne, que les corps que nous nommons fluides; sans cela ils ne subiroient point les changemens que l'air, le feu & l'eau leur font éprouver. Mais, quoique ces corps soient sortis d'un état précédent pour prendre les formes que nous leur voyons maintenant; quoique les changemens qu'ils éprouvent dans leur figure fassent voir clairement que leurs parties sont dans un mouvement continu; cependant les causes qui les environnent ne leur font point changer de forme ou de situation d'une façon assez marquée pour se montrer à nos sens. C'est ce qui a été cause que bien des gens ont cru que ces corps n'avoient aucun mouvement ni aucune détermination particulière.

Cependant ces corps mêmes, en demeurant dans une même place, éprouvent une action réelle; les efforts & la résistance d'une de leurs parties étant égaux, pendant quelque tems, aux mouvemens déterminants des corps voisins qui agissent sur elles & qui les empêchent de

franchir de certaines bornes. Cela est aisé à concevoir si l'on se rappelle ce que j'ai déjà dit des déterminations successives & sans nombre du mouvement, dont celle-ci est une espèce que l'on a nommée repos, pour distinguer cet état du corps, de celui où il est dans le mouvement local & visible.

Un corps qui descend ou qui tombe par son propre poids ou par l'impulsion plus forte qui lui est imprimée par d'autres corps, ayant plus de force que les corps qui lui cèdent sur la route, n'en est pas moins en action quand il est arrêté; il est seulement empêché d'avancer plus loin par la résistance plus forte que lui oppose la terre; il ne peut retourner sur ses pas à cause de la pression égale des corps qui sont derrière lui. Un vaisseau n'est point sans action quand la force du vent qui le fait aller vers l'embouchure d'une rivière est égale à la force de la marée qui remonte ou qui le pousse vers la source de la rivière. En effet, si l'une de ces forces l'emporte sur l'autre; le vaisseau voguera. Mais durant tout ce tems le vaisseau n'a été privé que d'une sorte de mouvement & non de tout effort ou action. Le fer, le plomb ou l'or ne sont pas plus privés d'action; les changemens qu'ils subissent, soit par leurs mouvemens internes, soit de la part des mouvemens des corps environnans, dont l'effet est de les user, de les dissoudre,

de les ternir, de les diminuer, d'altérer leurs formes &c. doivent nous convaincre de cette vérité.

Ainsi, puisque le repos n'est qu'une certaine détermination du mouvement des corps, une action réelle par laquelle ils résistent à deux mouvements égaux, il est évident que ce qu'on nomme repos, n'est qu'un état relatif, eu égard à d'autres corps qui changent sensiblement de lieu.

Mais le vulgaire prenant le mouvement local pour un Etre réel, comme il fait de tous les autres rapports, a regardé le repos comme une privation, ou bien a cru que le mouvement étoit actif & que le repos étoit passif, relativement au corps qui lui a donné sa dernière détermination, tout comme il est actif relativement au corps qu'il détermine ensuite. C'est en ôtant à ces mots une signification relative, pour leur en prêter une absolue, que l'on a donné lieu à la plupart des erreurs & des disputes qui se sont élevées sur ce sujet.

Cependant les plus habiles géomètres & les grands Philosophes, quoiqu'ils supposassent le mouvement accidentel ou étranger & le repos essentiel à la matière, n'ont pas laissé de reconnoître que toutes ses parties étoient actuellement en mouvement; ils y ont été forcés par le pouvoir irrésistible de l'expérience & de la raison. Ils conviennent que les corps renfer-

més dans le sein de la terre , éprouvent des mouvemens & des changemens continuels , ainsi que ceux que l'on voit à sa surface ; c'est ce que nous prouvent les bancs ou lits de pierres qui se forment , les métaux & les minéraux qui se produisent journellement & tous les phénomènes du monde souterrain. Ils avouent que c'est par le mouvement que l'on peut expliquer tout ce qui arrive dans la Nature ; que c'est par l'action réciproque des corps les uns sur les autres , qu'ils suivent toujours les loix de la mécanique. C'est ainsi qu'ils nous rendent raison de toutes les variétés que la Nature nous présente ; c'est ainsi qu'ils nous expliquent les qualités sensibles & primitives, les formes, les combinaisons, les modifications, les changemens de la matière. Ainsi , ceux qui se sont fait les idées les plus nettes du mouvement local , considèrent les points d'où un corps part & vers lesquels il tend , non comme dans un repos absolu , mais seulement comme dans un état de repos relatif au mouvement de ces mêmes corps. Quoique le grand Newton soit regardé comme le partisan d'un espace étendu , incorporel ; il ne laisse pas de dire que peut-être n'y a-t-il pas un seul corps qui soit dans un repos absolu ; que peut-être il n'y a point de centre corporel immobile que l'on puisse trouver dans la Nature. Voici comme il s'exprime dans un endroit. " Le vulgaire attribue la résistance au corps en repos & l'im-

„ pulsion aux corps mouvants; mais le mouve-
 „ ment & le repos, de la manière dont on les
 „ conçoit pour l'ordinaire, ne sont que relative-
 „ ment distingués l'un de l'autre, & les Etres que
 „ vulgairement on croit en repos, ne se reposent
 „ point réellement. » (voy. *Principes Mathéma-
 tiques* page 7). C'est ainsi que parle cet homme
 si justement admiré, qui a porté ses vues plus loin
 qu'aucun autre dans la Nature ou dans l'état ac-
 tuel de la matière: en effet toute la physique
 est comprise sous le titre qu'il a donné au pre-
 mier livre de ses principes, qu'il a intitulé du
mouvement des corps.

Je crois pouvoir conclure hardiment de tout ce
 qui précède, que l'action est de l'essence de la ma-
 tière puisque c'est cette action qui est réelle-
 ment le sujet de toutes les modifications, que
 l'on désigne sous les noms de mouvemens lo-
 caux, de changemens, de différences & de va-
 riété; & sur-tout parce que le repos absolu, sur
 lequel on s'est fondé pour croire l'inertie ou l'ac-
 tivité de la matière, est une pure chimère.

Cette erreur vulgaire qui faisoit supposer un
 repos absolu a été occasionnée par les apparan-
 ces que présentent les corps pesans, durs & en
 masse. En voyant que ces corps ne changeoient
 point de direction, mais qu'il falloit pour les en
 faire changer, des déterminations ou des forces
 plus grandes dont les effets frappoient les sens,
 on a conclu qu'il y avoit un repos absolu;

2°. que tous les corps resteroient dans un état de repos sans un moteur extérieur, qu'on n'a point regardé comme matériel, vû que tous les corps étoient matière, & que ce qui étoit naturel aux parties, devoit l'être au tout. Du moins les philosophes ont tiré ces inductions de la notion du repos dont ils s'étoient imbus dès leur enfance, & en ne consultant que leurs sens. En effet personne ne naît Théologien, Philosophe ou Politique; ainsi, au commencement, tout le monde est au niveau du vulgaire, & reçoit les mêmes impressions, ou les mêmes préjugés que lui, &, quoiqu'un homme parvienne à se débarrasser d'un grand nombre d'erreurs, cependant s'il donne entrée dans son esprit à quelque principe qu'il n'ait point examiné; quelque lumière qu'il ait d'ailleurs, il finira par tomber dans des absurdités sans nombre qui découleront de ce principe admis sans examen.

Puis donc qu'il n'y a point de repos absolu dans les exemples que l'on a apportés, & puis qu'au contraire toutes les parties de la matière sont dans un mouvement absolu, l'on ne doit point se ranger du côté de ceux d'entre les Philosophes qui sont les plus superstitieux & les moins clairvoyants. L'on ne doit point partir dans ses raisonnemens d'une erreur vulgaire; mais en voyant que toutes les parties de la matière sont toujours en mouvement, l'on doit encore conclure que le mouvement lui est essentiel autant par la même raison que l'on croit que l'étendue

est de son essence, parce que toute partie de la matière a de l'étendue. Ces deux cas sont les mêmes & la raison le prouvera à ceux qui renonceront aux préjugés.

C'est à ce dessein que j'ai omis de parler des mouvemens relatifs de tous les corps que l'on suppose dans le repos; je ne ferai que les indiquer ici afin de rappeler qu'en même tems ces mouvemens ne cessent point d'être absolus. Tous les Etres qui se trouvent sur notre globe terrestre, participent à son mouvement continu. Il en est de même de ceux qui sont dans les autres Planètes, vû que le mouvement du tout n'est que la somme totale du mouvement des parties. Cela est évident par soi-même & se démontre encore par la force proportionnelle qui est nécessaire, soit pour imprimer une nouvelle direction ou détermination à un corps, soit pour arrêter la direction qu'il a déjà reçue; car l'une ne peut pas être moindre que l'autre. Quoique toutes les parties imaginables d'une boule en mouvement soient en repos les unes relativement aux autres ou relativement à la place qu'elles occupent dans la boule; cependant personne ne dira que toutes ses parties ne sont point réellement en mouvement, & comme faisant parties de la boule & relativement aux corps qui sont hors d'elle. C'est ainsi qu'un passager participe au mouvement d'un vaisseau qui navigue; quoique ce passager paroisse être en repos relative-

ment à l'endroit où il est placé, ou aux autres parties du vaisseau, qui, nonobstant le mouvement du tout, demeurent à la même distance que lui & dans la même position à son égard.

Je n'ai encore dit qu'un mot en passant de la force centripète par laquelle tous les corps de la terre tendent vers son centre, de même que tous les corps tendent vers le centre de leurs mouvemens; je n'ai rien dit non plus de la force centrifuge par laquelle les corps s'efforcent de s'éloigner du centre par une ligne droite, s'ils ne sont point autrement déterminés par une cause plus forte. C'est ainsi qu'une pierre tournée par une fronde, est retenue dans son orbite par le cuir de la fronde, pendant que les cordons étant tendus par le mouvement de la pierre, sont contractés où resserrés du côté de cette pierre par les efforts qu'elle fait pour s'échapper en ligne directe à chaque point du cercle qu'elle décrit. Ces cordons sont également tendus & contractés près de la main de l'homme, d'où il suit que le centre s'approche autant de la pierre, que la pierre s'approche du centre, ce qui par bien des raisons n'arrive pas toujours. Des effets bien remarquables dépendent de ces forces à mesure qu'elles sont plus près d'être égales, ou à proportion que l'une est plus forte que l'autre; c'est pourquoi la force centripète étant beaucoup plus grande que la force centrifuge des parties de la terre, en y comprenant son

atmosphère, on voit la raison qui l'empêche de perdre aucune de ses matières, & pourquoi elle demeure toujours d'un même volume ou avec les mêmes dimensions, vû que la force centripète de la gravité qui rétient les différents corps dans leurs orbites, est bien plus forte que la force Centrifuge du mouvement par lequel ils cherchent à s'échapper suivant la tangente.

De quelque nature que soient les causes de ces forces, elles fournissent des preuves incontes- tables du mouvement continuel que je soutiens exister dans tous les Etres. Mais je ne dirai rien de plus là-dessus, de peur de m'engager dans une dispute sur la nature de la gravité, & d'être obligé de rechercher si la pesanteur des corps est toujours proportionnelle à la quantité de matière qu'ils contiennent; c'est à dire, s'il y a plus de matière comme plus de poids dans un pied cube de plomb, que dans un pied cube de liége; sentiment que je fais que de très habiles philosophes soutiennent; où si la même quantité de matière est contenue dans les mêmes dimensions de Mercure, d'or, d'argent, de fer, de plomb, de terre, d'eau, d'air, quoique leurs pesanteurs spécifiques soient différentes. * Ce qui vient en partie des pressions extérieures & en partie des structures intérieures ou des modifications qui donnent à leurs matières communes les formes diverses qui constituent leurs espèces & qui les distinguent de leur poids, comme elles le

sont par leurs figures, leurs couleurs, leurs saveurs, leurs odeurs ou leurs autres qualités qui sont dues à leurs dispositions particulières, à l'action des autres corps, ou à notre propre imagination & à nos sens.

Tel est mon sentiment, sur quelque raison qu'il se fonde; joint à ce que si la gravité étoit un attribut essentiel de la matière & non un mode particulier, les mêmes choses seroient également pesantes dans tous les lieux, & dans toutes les circonstances, de même qu'elles sont partout également solides & étendues; elles ne variroient point dans l'accélération & le retardement de leur chute à des distances variées du centre.

Ainsi selon moi, la gravité ne prouve point l'existence du Vuide, elle n'est qu'un des modes nombreux de l'action, de quelque manière que cette détermination arrive, ce que nous n'examinerons point quant à présent, vû que personne ne nie son existence, que les quantités & les proportions du mouvement sont dues à la gravité, ou à l'action des corps particuliers à cet égard, & que l'on doit les calculer d'après des faits & des observations, de quelque nature que soient leurs causes physiques. Par la même raison, je ne parlerai point de l'attraction des Planètes, de leur gravitation, de leur façon d'agir les unes sur les autres, vû qu'il est certain par les influences du soleil, par le flux & reflux occa-

sionné par la lune, & par beaucoup d'autres preuves, que les Planètes s'affectent très sensiblement les unes les autres en raison de leur masse, de leur figure, de leur distance & de leurs positions.

Les opinions de ceux qui se persuadent que le mouvement est accidentel à la matière, qu'elle a des parties actuellement indépendantes & séparées, qu'il existe un vuide ou un espace incorporel, ne sont point les seules erreurs auxquelles la notion d'un repos absolu aît donné lieu. En effet les Philosophes les moins superstitieux & qui ont le plus attentivement considérés la nature des choses, ont enseigné que toute la matière étoit animée, & que les molécules de l'air, de l'eau, du bois, du fer, de la pierre, jouissoient de la vie, comme l'homme & les animaux, ou comme la masse entière. Ils ont été naturellement conduits à cette idée, parce qu'on leur avoit appris que la matière étoit essentiellement inerte, préjugé dont ils ne se sont point dégagés. Cependant comme ils voyoient à l'aide de l'expérience que la matière, ainsi que toutes ses parties, étoit dans un mouvement continuel, & comme ils crurent pareillement que la vie étoit une chose distinguée du corps vivant ou organisé, ils ont conclu que la cause de ce mouvement étoit quelque Etre intimement uni avec la matière de quelque façon qu'elle fut modifiée, & qu'il en étoit inséparable. Ces Philosophes vivifiants se

partagèrent en différentes classes; car il faut un grand nombre d'expédiens pour donner à l'erreur les apparences de la vérité. Quelques uns, parmi lesquels on doit placer les *Stoïciens*, regardoient cette vie comme l'ame de l'univers, coétendue avec la matière, répandue dans le tout & pénétrant toutes ses parties, comme essentiellement corporelle quoique infiniment plus déliée que tous les autres corps que l'on supposoit très grossiers en comparaison d'elle.

Mais l'ame universelle des *Platoniciens* étoit immatérielle ou n'étoit qu'un pur esprit. D'autres, parmi lesquels se trouvent *Straton de Lampsaque* & le modernes *Hylozoïstes*, ont enseigné que les molécules de la matière avoient de la vie & conséquemment de la pensée jusqu'à un certain degré, ou une perception directe sans aucune réflexion. A quoi *Héraclite* chez les anciens, & *Spinoza* chez les modernes ont ajouté de l'intelligence ou des actes réfléchis, sans jamais s'embarasser de lever les difficultés qui se présentoient contre un système si peu fondé, & sans même se donner la peine de faire voir comment, même en accordant cette conscience à la matière, les différentes molécules raisonnantes pouvoient s'accorder pour former un même corps ou système d'Êtres, ou pour se séparer & se joindre si régulièrement dans de certaines occasions, sans avoir de dispute entre elles, sur les meilleures ou les plus mauvaises places qu'elles

devoient occuper ou sur la compagnie qui s'associoit avec elles. Ils ne nous ont pas dit non plus pourquoi l'homme, quoique composé de parties douées de sentiment & d'intelligence, trouve pourtant en lui même, que cette faculté n'exerce son pouvoir que dans un seul endroit.

L'idée de la vie *plastique* adoptée par d'autres Philosophes, n'est pas moins romanesque. Suivant le Docteur *Cudworth*, qui l'a fait revivre, elle n'est point matérielle; c'est une espèce d'esprit d'un ordre inférieur, dépourvu de sentiment & de pensée, & qui cependant est doué d'une énergie qui lui fait remplir les fonctions de la vie. Ces partisans des formes *plastiques* ne paroissent différer des *Hyloroxistes* que dans les mots, quoiqu'ils se prétendent dans des sentimens très opposés; ce qu'ils font sans doute; dans la crainte des conséquences absurdes ou odieuses que l'on pourroit tirer de leurs opinions. Il en est d'eux comme des *Jansénistes* & des *Calvinistes*, qui, quoique certainement du même avis sur le Dogme de la prédestination (nonobstant leurs distinctions subtiles) ne laissent pas de se blâmer réciproquement.

Mais toutes ces hypothèses sont visiblement des ruses ou des tours d'adresse dont on s'est servi pour expliquer le mouvement actuel de la matière inerte, pour éviter de faire à chaque instant intervenir la Divinité, & pour ne point la rendre auteur indistinctement de toutes les ac-

tions, en la soumettant à une nécessité absolue & Inévitable.

Voilà ce que j'avois à dire de ceux qui ont eu recours à des moteurs étrangers pour mouvoir la matière. Quant à ceux qui l'ont regardée comme inerte & dépourvue d'action par sa nature, & qui n'ont point assigné de cause de son mouvement, comme ont fait *Anaximène* & quelques autres anciens Philosophes; & ceux qui, comme *Spinoza* parmi les modernes, n'ont point dit la cause ni de la pensée ni du mouvement de la matière; leur opinion est si peu raisonnable qu'il est inutile de l'exposer, & elle a toujours été un sujet de triomphe pour les *Stoïciens*, les *Spiritualistes* & les partisans des formes plastiques &c.

Mais l'erreur la plus universelle qui ait été produite par la supposition fautive de l'inertie de la matière, c'est celle qui veut persuader qu'il existe un espace infini, étendu & néanmoins incorporel. Comme on a fondé de très grands systèmes sur cet espace substantiel qui a eu pour défenseurs des hommes très célèbres & d'un mérite reconnu, je vais donner l'histoire de cette opinion, comme j'ai fait celle des autres; quoique je puisse m'en dispenser, surtout après avoir prouvé que la matière est essentiellement active & que son mouvement général est le sujet immédiat de toutes les déterminations mouvantes, de même que l'étendue est le sujet immédiat de toutes les formes & quantités. En effet

effet, ce fut encore pour expliquer la production du mouvement dans la matière inerte, que l'on imagina principalement cet espace comme le lieu de son action; mais la matière n'étant point active, & n'ayant pas besoin que le mouvement lui soit continuellement imprimé par un Agent extérieur, l'on peut bannir l'espace, de la philosophie, comme un Être inutile & chimérique. Tout le monde convient que l'étendue est infinie vû qu'elle ne peut être bornée par l'étendue; les démonstrations de ce principe sont trop universellement reconnues & adoptées, pour que j'aye besoin de les répéter. La matière n'est pas moins infinie quand on la conçoit comme une substance étendue; car l'on ne peut point imaginer des limites auxquelles l'on ne puisse ajouter encore de l'étendue à l'infini; ainsi, si elle n'est pas actuellement infinie, sa qualité d'être finie doit venir d'une autre cause que de son étendue.

Ceux qui, d'après des principes philosophiques, ont cru que la matière étoit finie, se sont imaginé qu'elle étoit inactive, divisible en parties séparées & indépendantes les unes des autres, entre lesquelles se trouvoient des interstices; ils ont pensé que ces parties étoient pesantes ou légères par elles mêmes; qu'elles avoient des figures diverses, des degrés variés de mouvement, quand elles avoient été une fois forcées de sortir de leur état naturel de repos. Cela

les conduisit nécessairement à supposer des étendues infinies, en même tems qu'ils admettoient une autre étendue infinie. Pour lors ils ne purent se dispenser de faire ces étendues différentes à d'autres égards; l'une fut immobile, pénétrable, indivisible, invariable, homogène, incorporelle, & renfermant tout; l'autre fut mobile, impénétrable, divisible, variable, hétérogène, corporelle, & contenue; l'une désigna l'espace infini, & l'autre les corps particuliers.

Mais toute cette distinction est fondée sur la supposition de la chose en question, & sur la signification équivoque des mots de *lieu*, de *tout*, de *parties*, de *particules*, de *divisibilité* &c. Ainsi, après avoir regardé comme constant que la matière étoit finie, divisée en parties, qu'elle avoit besoin de recevoir le mouvement d'ailleurs, qu'elle agissoit dans un lieu vuide, ces philosophes ont fait cette roue dans une autre roue, ou ont supposé une étendue qui en pénétrait une autre, comme si des modes pouvoient être pénétrés par leur sujet.

Mais toutes ces suppositions n'étant, comme je l'ai dit, que des conséquences de la supposition générale que la matière étoit dépourvue d'action, & ayant au contraire prouvé que le mouvement lui est essentiel, il n'y a pas de raison pour ne pas croire que la matière soit infinie, & que comme le néant n'a point de propriété, l'étendue que tout le monde s'accorde à

reconnoître pour infinie, convient à ce sujet qui est infini lui même, & qui est modifié à l'infini par son mouvement, son étendue & ses attributs inséparables.

Je pourrois m'arrêter ici; mais pour mettre la chose dans tout son jour & hors de toute dispute, je vais montrer que tout ce qu'on attribue à l'espace & au corps comme leurs différences essentielles, appartient indubitablement à la matière infinie. Car j'avoue que ces propriétés ont une existence réelle, & quoiqu'elles soient en apparence opposées, elles ne sont que les affections du même sujet considéré sous divers points de vue. Quand on conçoit les corps comme finis, mobiles, & divisibles, en repos, pesants ou légers, de différentes formes & dans des situations variées, alors nous séparons par abstraction les modifications du sujet, ou, si l'on veut, nous séparons les parties du tout, & nous imaginons des limites propres à certaines portions de la matière qui les séparent & les distinguent de tout le reste; c'est de-là qu'est venue originairement la notion de vuide: mais lorsque nous considérons l'espace infini comme impénétrable, immobile, indivisible, comme le lieu qui reçoit tous les corps, où ils sont contenus & se meuvent, tandis qu'il est lui-même privé de forme, exempt de changement, pour lors au contraire nous séparons par abstraction

le sujet infini des modifications finies, c'est à dire le tout de ses parties.

Appliquons maintenant cette doctrine à des exemples particuliers. Puisque rien ne peut être ajouté à l'infini, ni ne peut être retranché, l'univers ne peut ni augmenter ni diminuer, vù qu'il n'existe point de lieu hors de lui dans lequel vous puissiez placer ce que vous en aurez rétranché, ni ou vous puissiez prendre ce que vous voudrez ajouter; conséquemment, il est immuable & indivisible; ainsi il est sans figure puis qu'il n'a point de limites; il est immense, puisque nulle quantité infinie, quelque souvent qu'on la répète, ne peut égaler ou mesurer son étendue. C'est pourquoi, quand nous disons que l'espace renferme tout, nous parlons de la matière infinie pour distinguer le tout des parties qui néanmoins ne diffèrent point réellement du tout; lorsque nous séparons par abstraction l'étendue de la matière, de ses autres propriétés, nous faisons la même chose lors que nous disons que l'espace est incorporel, vù qu'alors nous ne le considérons que comme les géomètres considèrent les points, les lignes, les surfaces. Quand nous disons qu'il est un, nous voulons désigner qu'il est infini & indivisible; car il n'y a qu'un seul univers, quoiqu'il y ait des mondes sans nombre. Lorsque nous disons qu'il est le lieu de toutes choses, nous indiquons qu'il

est le sujet de ses propres modifications, de ses propres mouvemens, de ses propres figures &c. quand nous disons qu'il est homogène, nous voulons annoncer que la matière est toujours la même, quelques variées que soient ses modifications. Enfin, quand nous disons que des corps finis ne peuvent point être à moins qu'ils n'existent, nous entendons par-là leur existence relative, vû que leur propre solidité ou leur façon d'être relativement à d'autres Etres, est ce qu'on appelle leur place, abstraction faite de l'univers dont ils font des parties, & dont ils partagent d'une manière finie & limitée le mouvement, la solidité, & l'étendue infinie; car la matière infinie est l'espace & le lieu réel, aussi bien que le sujet réel de ses propres modifications & de ses portions.

Ce qui vient d'être dit, doit faire sentir comment la notion d'un espace absolu s'est formée. Elle est venue en partie de suppositions gratuites, telles que sont celles que la matière est finie, qu'elle est inerte & qu'elle peut être divisée; & en partie de ce qu'on a fait abstraction de l'étendue, qui est la propriété la plus frappante de la matière, sans faire attention à ses autres propriétés ou à leur connexion absolue dans le même sujet, quoique chacune d'elles puisse être abstraite mentalement des autres; ce qui, dans plusieurs occasions, est d'une très grande utilité pour les géomètres. Mais il ne faut jamais

prendre ces abstractions pour des réalités , ni les faire exister hors du sujet dont on les a mentalement séparées , ni les placer dans un autre sujet incertain ou inconnu. La matière est souvent considérée abstraction faite du mouvement, de même que le mouvement est souvent considéré abstraction faite de la matière, l'étendue abstraction faite du mouvement, de la solidité &c. Chacune de ces propriétés peut être considérée séparément des autres; quoique dans la réalité le mouvement de la matière dépende de sa solidité & de son étendue, & quoique ces attributs soient inséparables les uns des autres. Mais ceux qui soutiennent l'existence d'un espace absolu, après avoir considéré la matière, abstraction faite de l'étendue, ont distingué l'étendue générale de l'étendue particulière de la matière de tel ou tel corps, comme si la dernière étoit quelque chose de sur-ajouté à la première; quoiqu'ils ne pussent point assigner le sujet de la première étendue, ni dire si c'étoit une substance qui ne fut ni corps ni esprit, ou si c'étoit une nouvelle espèce de néant, doué pourtant des propriétés de l'être.

Bien plus, plusieurs d'entre eux ont voulu le faire passer pour l'Etre suprême lui-même, ou du moins pour une idée incomplète de la Divinité, comme on peut voir dans le traité de l'espace réel de M. *Ralphson*; quoique l'on puisse voir, d'après les autorités qu'il allègue, qu'il n'est

point le premier inventeur de cette notion, ni le seul qui la soutienne aujourd'hui. Je ne doute point que la plus part de ces Messieurs n'ayent cru fermement l'existence de l'intelligence suprême, & je veux charitablement le croire de tous ; mais il me semble qu'à force de subtiliser, ils l'ont reduite à rien du tout, ou du moins ils ont fait de l'univers ou de la nature, le seul Dieu, ce dont ils ne voudroient assurément pas convenir. Mais la bonté de leurs intentions doit les disculper auprès des personnes équitables & empêcher qu'on ne les accuse d'athéisme. Cependant leur erreur a été apperçue par les *Athées*, eux-mêmes & quelques uns s'en sont moqué, comme on peut le voir dans ces quatre vers d'un Poème, où après avoir chicané sur quelques autres notions de la Divinité, ils tournent en ridicule cette espace incorporel infini avec bien plus de raison." D'autres, y est-il dit, dont „ la tête s'est fait des notions plus sublimes, prou- „ vent avec beaucoup d'adresse que tout l'espace „ n'est rien, donc il en est de même de toi. „ Ces gens, sans y penser, ont rencontré la vérité. En effet, l'idée d'une étendue qui en pénètre une autre, a paru ridicule à bien des gens, d'ailleurs très éloignés de l'*Athéisme* ou de l'irréligion. Ils pourroient demander ou peuvent résider l'intelligence, la raison, la sagesse d'un espace étendu, si c'est dans le tout ou dans quelque une de ses parties. Quand je parle de par-

ties, c'est pour m'accommoder aux idées ordinaires; car l'infini ne peut avoir de parties; mais si comme l'un des interlocuteurs des Dialogues de *Cicéron*, on prétendoit que le tout a de l'intelligence ou que quelques unes des parties en ont; outre qu'on ne pourroit leur accorder que l'intelligence de ces parties appartint d'aucune manière à leur étendue, nous pourrions encore leur rétorquer avec l'autre interlocuteur de *Cicéron*, que par le même raisonnement le tout doit être un courtisan, un Musicien un maître à danser, un Philosophe vû que plusieurs des parties le sont. Mais ce sont là des sophismes, de part & d'autre, vû que c'est confondre des modes variables avec des propriétés essentielles, ou effets véritables à des causes imaginaires, étrangères ou peu proportionnées à ces effets.

Après avoir vû que le mouvement est essentiel à la matière, l'on trouvera que les argumens de ceux qui soutiennent l'existence de l'espace absolu, sont plutôt des comparaisons & des similitudes que des raisonnemens; qu'ils ne prouvent rien que ce que l'on veut y convevoir, & qu'en général ce sont des pétitions de principes. Je puis supposer avec eux que Dieu a partagé toute la matière de l'univers en deux sphères égales, que si elles sont à une certaine distance l'une de l'autre, il se trouvera entre elles un espace ou un vuide que l'on peut mesurer, ou que si elles se touchent dans un seul point comme des corps

sphériques parfaits doivent le faire , il y aura un espace qui ne sera point corps entre les autres points de leur circonférence. Mais n'est-ce pas supposer en même tems la matière finie, que de supposer cette espace que l'on prétend prouver, & par aucune autre raison, que j'apperçoive, si ce n'est la simple considération de la gravité ? Je puis bien avec M. *Locke* concevoir le mouvement d'un seul corps sans qu'un autre lui succède immédiatement pour prendre sa place ; mais ce sera en faisant abstraction de ce corps unique ou en empêchant mon attention de se porter sur ceux qui lui succèdent réellement. Je puis avec lui concevoir deux corps placés à une certaine distance qui s'approchent l'un de l'autre sans déplacer aucun autre corps jusqu'à ce qu'ils viennent à se rencontrer ; mais ce sera en faisant abstraction de tout ce qu'ils déplaceront. Car comme M. *Locke* l'observe, très bien lui même de ce que nous concevons qu'une chose peut être ainsi, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle existe dans cet état, sans cela nous remplirions le monde de chimères, de centaures, de monstres qui n'ont jamais existés. Mais je lui accorde que par ces sortes d'exemples j'entends très bien l'idée de ceux qui soutiennent l'existence de l'espace ou du vuide, qu'il étoit absurde aux *Cartesiens* de nier, ainsi qu'il étoit impardonna-
ble à eux de disputer contre une chose dont ils avouoient n'avoir aucune idée.

M. *Locke* a dit tout ce qu'on pouvoit dire là-dessus dans son *Essai sur l'entendement humain*, & sur-tout dans le Chapitre 13 du second livre, où entre autres il s'exprime ainsi. " Si le corps „ n'est point supposé infini, ce que je crois que „ personne n'affirmera, je puis concevoir à l'ex- „ trémité de la matière un homme qui pourra „ tendre la main au de-là de son corps. " Ce Philosophe ne pouvoit point ignorer que bien des gens, avant qu'il fut né, avoient soutenus l'infinité de la matière, & je ne suis pas le seul qui la soutienne de son tems. Mais, quoique je puisse concevoir par abstraction ces limites imaginaires, cependant je ne puis rencontrer une bonne raison pour me persuader que l'étendue que M. *Locke* avoue être infinie, puisse exister quelque part hors de la matière. Je dis que bien loin de trouver dans tout ce qu'on a écrit à ce sujet quelque raisonnement peremptoire, ou capable au moins de balancer les miens, je n'y vois que des suppositions que j'ai déjà détruites; sans parler des difficultés insurmontables qui résultent de ces extrémités fictives quand il s'agit d'examiner leur consistance & leur figure, & de savoir si quelque chose peut s'en détacher, ce que deviennent ces fractions ou parties détachées & infinité d'autres problèmes inexplicables.

Je puis encore, pour faire plaisir à M. *Locke*, considérer des parties divisées; mais je nie que la continuité de la matière infinie puisse être ja-

mais rompue ou séparée par aucunes surfaces distinguées par des espaces vuides intermédiaires ; car, comme je l'ai dit, nous ne faisons qu'abstraire ce que nous appellons des parties, en ne considérant qu'autant d'étendue qu'il est nécessaire pour notre objet, & en distinguant ces parties, non par des divisions réelles du tout, mais par les modifications de la couleur, de la forme, du mouvement &c. De même que nous considérons la chaleur du soleil sans faire attention à sa lumière.

M. *Locke* dit encore que ceux qui assurent l'impossibilité de l'existence de l'espace sans matière, sont non seulement forcés de faire les corps infinis, & doivent encore nier que l'intelligence suprême ait le pouvoir d'anéantir aucune partie de la matière. Il est constant qu'ils font la matière infinie ; mais on nie ce qu'il ajoute sur l'anéantissement de ses parties ; car outre que l'on ne peut montrer que l'intelligence suprême ait jamais révélé qu'elle dût anéantir aucune partie de la matière, ce ne seroit pas plus un argument pour un espace réel, que de dire que l'intelligence suprême a le pouvoir d'anéantir les portions de la matière, que de prétendre que le monde finira dans trois jours, parce que l'on convient & que l'on conçoit qu'il est possible à l'Etre suprême de le détruire dans un tems si court.

Je ne vois pas pourquoi M. *Locke* dit dans le

même endroit que ceux qui soutiennent l'infini-
 tité de la matière, devroient être réservés à dé-
 clarer leur opinion : je ne fais pas ce qui doit
 les rendre plus réservés que ceux qui soutien-
 nent l'existence d'un espace infini, ou tout au-
 tre être infini, car ce mot s'applique à plusieurs
 sujets. Ce qui a empêché *Descartes* d'affirmer
 nettement que la matière fut infinie & ce qui l'a
 déterminé à se contenter de la dire indéfinie,
 c'est qu'il étoit d'un côté assuré que l'étendue étoit
 infinie, tandis que de l'autre il disoit que la ma-
 tière étoit inerte par elle-même, & réellement
 divisible, ce qui faisoit qu'il ne pouvoit démon-
 trer son infinité ; quoique l'on pût très bien prou-
 ver par ses écrits qu'il l'a très positivement
 affirmé.

Quant aux difficultés que les *Théologiens* peu-
 vent opposer contre ce principe, elles sont de
 très peu de poids, & montrent qu'il y a des hom-
 mes qui ont très peu de Philosophie avec beau-
 coup de zèle & de chaleur. Pour moi je ne
 crois pas que les *Théologiens* modérés de notre
 siècle aient envie de faire revivre les sophismes
 futils de leurs ignorants prédécesseurs ; mais je
 prie que l'on se souvienne que quoique je ne
 sois point de l'avis de M. *Locke* sur l'espace, je
 fais tout le cas que je dois de son excellent ou-
 vrage sur *l'entendement humain*, & que je le ju-
 ge comme le plus propre à guider le raisonne-
 ment d'une façon exacte, convenable & intelli-

gible sur toutes sortes de matières. Ce n'est point par affectation que je me déclare ici contre le sentiment de ce grand homme; mais sachant le cas que l'on doit faire de son autorité, j'ai cru devoir écarter les préjugés qu'elle pourroit faire naître contre l'infinité de la matière, contre le mouvement qui est de son essence, ou contre toutes les inductions que l'on pourroit tirer de ces principes.

J'ose donc me flatter, que tout ce que j'ai dit, convaincra que le mouvement doit entrer dans la définition de la matière, ainsi que son étendue & sa solidité. Si l'on me demande la définition du mouvement lui-même, je dirai que ni moi ni personne ne pouvons la donner. Ce n'est pas que nous le connoissions moins pour cela; au contraire nous le connoissons beaucoup mieux que bien des choses qui peuvent se définir. Les idées simples telles que celles du mouvement, de l'étendue, de la couleur, du son &c. sont évidentes par elles-mêmes, quoiqu'on ne puisse les définir; mais les mots qui désignent des idées complexes, c'est à dire, un assemblage d'idées évidentes considéré comme une seule chose, sont les vrais objets de la définition; parce que les différents termes qui représentent ces idées, quand ils sont réunis, montrent la liaison, la possibilité, & la conception du tout. C'est ainsi que tous les mots de l'univers ne pourroient point expliquer ce que c'est que le *bleu*, ni en-

donner une idée claire à celui qui n'auroit jamais vû cette couleur. Si l'on suppose que la même personne n'ait jamais vû de l'or, quoiqu'elle connoisse très bien d'autres métaux, elle fera en état de s'en faire une idée distincte, quand on lui aura dit que c'est un métal jaune, pésant, malléable, fusible, fixé au feu &c. Ainsi quand on définit les mots qui désignent des idées simples, nous ne devons point prendre ces mots pour les sujets de ces idées; car des termes sinonimes n'expliquent point la nature d'une chose; ils ne font que nous expliquer le sens du mot d'une façon plus intelligible; c'est pourquoi les termes de passage, de translation, d'application successive, ne font que des mots différents pour désigner le mouvement, & n'en font pas plus des définitions que celle d'*Aristote* qui dit que, *c'est l'action d'un Être qui a le pouvoir de s'avancer autant qu'il en a le pouvoir*. Mais tous les mouvemens locaux particuliers peuvent être définis par les lignes qu'ils décrivent & par les causes qui déterminent le cours ou les degrés de ces mouvemens.

On peut dire la même chose de l'étendue générale de la matière & de ses déterminations particulières, par la mesure, les figures &c. La solidité de la matière est pareillement une idée intuitive, ou indéfinissable; mais je ne prends point ici la solidité dans le sens des géomètres, je n'entends point par-là toute quantité assignée à

trois dimensions; mais je la prends dans le sens de M. *Locke* qui a substitué le terme positif de *solidité* au terme négatif d'*impénétrabilité*, pour désigner la résistance que nous trouvons dans chaque corps lors qu'il en empêche un autre de se mettre dans le lieu qu'il occupe avant de l'avoir abandonné: C'est ainsi qu'une goutte d'eau également pressée de tous les côtés, est un obstacle insurmontable à la réunion des corps les plus forts de l'univers, tant que ses parties ne sont point écartées; c'est ainsi qu'un morceau de bois empêchera vos deux mains de se joindre, quelque efforts que vous fassiez pour cela. La même chose est aussi vraie de tous les corps mous & fluides, que des corps les plus durs & les plus fixes, des plus péfants & des plus légers; de l'air que de l'or & des diamans, comme l'observe très bien M. *Locke* qui porte tant d'exactitude partout; qui distingue le mot employé pour désigner une propriété inséparable de la matière, de son acception commune, quand on se sert du mot solide au lieu du mot dur, dans quel sens il désigne la cohésion des parties de tout corps difficile à séparer, tandis que dans le sens Philosophique, c'est une réplétion ou une exclusion totale de tous les autres corps; & voilà le sens que je lui attache dans tout cet écrit.

Je ne prétends point dire que la matière n'ait pas d'autres propriétés essentielles que celle de

l'étendue, de la solidité, de l'action; mais je suis persuadé que, si l'on fait l'attention convenable à ces trois propriétés, on pourra expliquer une infinité de phénomènes d'une façon bien plus claire, que l'on n'a fait jusqu'à présent. Mais il faut s'attendre à ne faire que très peu de découvertes dans la physique, quand on voudra faire abstraction d'une de ces propriétés, ou de celle qui seule peut compléter l'essence de la matière; car il est certain que dans la matière ces attributs ne peuvent être séparés que mentalement.

Je nie, par exemple, que l'étendue épuise l'idée de la matière; puis qu'elle ne renferme point la solidité & son mouvement; il peut être très vrai que la matière soit étendue, quoiqu'elle ne soit pas uniquement étendue, mais encore active & solide. Mais, puisque dans la considération pure de ces idées, l'une ne suppose point les autres, & quoique chacune d'entre-elles ait de certains modes que l'on conçoit lui appartenir en propre & immédiatement; cependant elles sont tellement liées dans la nature, que l'une ne peut exister sans l'autre. & que toutes concourent nécessairement à la production de ces modes qui sont propres à chacune d'elles.

L'étendue est le sujet immédiat de toutes les divisions, les figures & les portions de la matière; mais c'est son action qui produit ces changemens, & ils ne pourroient point être distingués sans la solidité. L'action est la cause immédiate

de

de tous les mouvemens locaux, de tous les changemens & de toutes les variétés que nous voyons dans la matière; mais l'étendue est le sujet & la mesure de leurs distances; & c'est de la solidité que dépend la résistance, l'impulsion & la protrusion des corps, & cependant c'est l'action qui les produit dans l'étendue.

Ainsi la solidité, l'étendue & l'action sont trois idées distinctes sans être trois Etres différens; ce sont des façons diverses d'envisager la même matière.

Mais pour en revenir au sujet particulier que nous traitons, l'on appercevra facilement à présent que la vraie force motrice est cette action essentielle à la matière, & que la force imprimée des corps particuliers est quelque détermination ou direction de l'action générale; car, dans ce sens, il est indubitable que rien ne peut se mouvoir, c'est à dire se déterminer lui-même jusqu'à ce qu'il soit déterminé par quelqu'autre Etre: ainsi la matière étant active, la direction donnée à cette action dans quelque partie que ce soit, continueroit pour toujours d'elle-même, puisqu'il ne peut y avoir d'effets sans cause, & que par conséquent cette direction devrait être changée par une force supérieure, & celle là par une autre, & ainsi de suite, l'une ne cessant d'agir que lors qu'une autre commence, de même qu'une forme n'est jamais détruite dans la matière.

re, que pour faire place à une autre. Ainsi chaque mouvement est toujours succédé par un autre mouvement & ne l'est jamais par un repos absolu, de même que dans chaque partie de la matière, la cessation de la figure seroit la cessation de tout; ce qui est impossible.

Ces déterminations du mouvement dans les parties de la matière solide & étendue, sont ce que nous appellons les phénomènes de la Nature, auxquels nous donnons des noms & nous attribuons des usages, des perfections ou des imperfections suivant la manière dont ils affectent nos sens, ou causent du plaisir ou de la douleur à nos corps, & contribuent à notre conservation ou à notre destruction. Cependant nous ne leur donnons pas toujours des déterminations tirées de leurs causes réelles ou de la manière dont ils se produisent les uns les autres, telles que l'élasticité, la dureté, la mollesse, la fluidité, la quantité, les figures & les rapports des corps particuliers; au contraire nous n'attribuons souvent plusieurs déterminations du mouvement à aucune cause du tout, comme nous faisons dans les mouvemens spontanés des animaux; car quand même ces mouvemens feroient accompagnés de pensée, néanmoins, si on les considère comme des mouvemens, ils ont leurs causes physiques. C'est ainsi qu'un chien court après un lièvre, ce qui vient de ce que l'objet exté-

leur agit avec toute sa force impulsive ; ou attractive sur les nerfs ; qui sont disposés avec les muscles ; les jointures & les autres parties , de manière à produire des mouvemens divers dans le mécanisme de l'animal. Quiconque a quelque idée de l'action des corps les uns sur les autres par leur contact immédiat ; ou par les molécules imperceptibles qui en partent incessamment ; & qui à cette connoissance joint celle des loix de la mécanique , de l'hydrostatique & de l'anatomie , sera convaincu que tous les mouvemens par lesquels l'homme s'assied , se tient debout , se couche , se lève , marche & court &c. ont pour principe des déterminations propres , matérielles & proportionnelles à leurs effets.

M. *Newton* dans la préface de ses *Principes mathématiques* , après avoir parlé de la gravité , de l'élasticité , de la résistance , de l'impulsion , de l'attraction , & de la façon dont il explique le système du monde par ces choses , dit , „ je
 „ souhaiterois bien que l'on pût , à l'aide des
 „ principes de la mécanique , expliquer de-mê-
 „ me les autres phénomènes de la Nature ; car
 „ bien des choses me font soupçonner qu'ils
 „ pourroient bien dépendre de quelques forces
 „ qui , mises en action par des causes encore in-
 „ connues , font que les corps sont poussés les
 „ uns contre les autres & s'unissent pour former
 „ des figures régulières , ou s'éloignent & se

„ furent les uns les autres : mais ces forces étant
 „ inconnues, les philosophes ont tenté vainement
 „ d'expliquer la Nature.” Personne au monde
 n'est plus en état que ce grand homme, de décou-
 vrir la nature de ces forces & de ces figures
 particulières & de les réduire en système. Quant
 à la force générale ou à la force motrice de tou-
 te la matière, j'ose me flatter d'avoir dans cet
 écrit contribué à la faire connoître.

• L'on ne peut donner aucune raison pourquoi
 l'intelligence suprême n'auroit pas donné l'activi-
 té à la matière aussi bien que l'étendue; l'une
 de ces deux propriétés ne lui est pas plus impos-
 sible que l'autre; ne faut-il pas nécessairement
 que cette intelligence suprême dirige sans cesse
 tous les mouvemens? Peut-on autrement rendre
 raison de la formation des plantes & des ani-
 maux que par l'étendue de la matière? L'hom-
 me est-il en état de pouvoir prouver sans la
 puissance de cette intelligence suprême, que l'ac-
 tion ou la réaction des corps & de toutes les mo-
 lécules de la matière les unes sur les autres, eût
 jamais pu produire le mécanisme admirable de
 ces plantes & de ces animaux? Toutes les con-
 noissances profondes de la mécanique ne servi-
 ront de rien. Toutes les rencontres fortuites
 des Atômes, tous les coups de hazard que l'on
 puisse supposer, ne peuvent pas plus donner aux
 parties de l'univers, l'ordre que nous y voyons,

que des caractères d'imprimerie jettés confusément cent mille millions de fois, ne produiront des Poèmes comme *l'Enéide* de *Virgile*, ou comme *l'Iliade* d'*Homère*.

A l'égard de l'infinité de la matière, elle ne fait qu'en exclure, comme font toutes les personnes sensées, un Dieu étendu & corporel, mais non une intelligence suprême & immatérielle.

Un homme exempt de tous préjugés, doit être convaincu de toutes ces vérités, & par conséquent peut vivre tranquillement sans d'autres embarras que le soin de conserver sa santé & cultiver sa raison; c'est l'occupation la plus agréable qu'il puisse avoir pendant le cours de sa vie. Il s'applaudit en lui-même en comparant la tranquillité intérieure dont il jouit, avec les inquiétudes, les embarras & la crainte qui tourmentent les autres, & auxquels, selon eux, la mort même ne doit point mettre de fin. Il se voit par l'usage de sa raison rassuré contre les vains fantômes & les chimères qui infectent sans relâche la plus part des mortels. Content de ce qu'il lui est permis de connoître & des découvertes qu'il fait chaque jour, il ne se croit point intéressé à sonder des profondeurs impénétrables. Il n'est point, comme un animal stupide, entraîné par une autorité impérieuse; content & libre de son sort, il attend sans trembler

la mort comme un terme inévitable que l'Auteur de la Nature a fixé à tous les Etres. Cette mort ne peut point effrayer tout homme qui fait que son sort est entre les mains d'une intelligence infiniment parfaite, dont la bonté, la sagesse, la justice, ne peuvent être mêlées d'aucune imperfection, ni jamais se démentir.

Caractère du vrai Philosophe.

Le vrai Philosophe est une machine humaine comme un autre homme; mais c'est une machine qui par sa constitution mécanique réfléchit sur ses mouvemens. Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir ni connoître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait.

Le philosophe au contraire démêle ces causes autant qu'il est en lui, & souvent même les prévient & se livre à elles avec connoissance; c'est une horloge qui se monte pour ainsi dire quelque fois elle-même; ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentimens qui ne conviennent ni au bien-être ni à l'être raisonnable, & cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve.

La raison est à l'égard du philosophe ce qu'est la grace à l'égard du chrétien. Dans le système

de *St. Augustin*, la grace détermine le Chrétien à agir volontairement: la raison détermine le philosophe sans lui ôter le goût du volontaire.

Les autres hommes sont emportés par leurs passions sans que les actions qu'ils font, soient précédées de la réflexion; ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres, au lieu que le Philosophe, dans ses passions mêmes, n'agit qu'après la réflexion, il marche la nuit; mais il est précédé d'un flambeau.

Le Philosophe forme ses principes sur une infinité d'observations particulières: le peuple adopte le principe sans penser aux observations qui l'ont produit. Il croit que la maxime existe pour ainsi dire par elle-même; mais le Philosophe prend la maxime dès sa source, il en examine l'origine, il en connoit la propre valeur, & n'en fait que l'usage qui lui convient.

De cette connoissance que les principes ne naissent que des observations particulières, le Philosophe en conçoit de l'estime pour la science des faits, il aime à s'instruire des détails & de tout ce qui ne se devine point, ainsi il regarde comme une maxime très opposée aux progrès des lumières de l'esprit que de se borner à la seule méditation & de croire que l'homme ne tire la vérité que de son propre fond.

Certains Métaphysiciens disent, évitez les impressions des sens, laissez aux Historiens la con-

noissance des faits & celle des langues aux Gram-
mairiens.

Nos Philosophes au contraire sont persuadés que toutes nos connoissances nous viennent des sens; que nous ne nous sommes fait des règles que sur l'uniformité des impressions sensibles; que nous sommes au bout de nos lumières quand nos sens ne sont ni assez déliés ni assez forts pour nous en fournir. Convaincus que la source de nos connoissances est entièrement hors de nous, ils nous exhortent à faire une ample provision d'idées en nous livrant aux impressions extérieures des objets; mais en nous y livrant en disciples qui consultent & qui écoutent, & non en maîtres qui décident & qui imposent silence. Ils veulent que nous étudions l'impression précise, que chaque objet fait en nous, & que nous évitions de la confondre avec celle qu'un autre objet a causée.

De-là, la certitude & les bornes des connoissances humaines; certitude quand on sent que l'on a reçu du dehors l'impression propre & précise que chaque jugement suppose, car tout jugement discerne & sent l'impression extérieure qui lui est particulière: & les bornes sont quand on ne sauroit recevoir des impressions ou par la nature de l'objet, ou par la foiblesse de nos organes. Augmentez, s'il est possible, la puissance des organes, vous augmenterez les connois-

fances. Ce n'est que depuis la découverte des Télescopes & des Microscopes, qu'on a fait tant de progrès dans l'Astronomie & dans la Physique.

C'est aussi pour augmenter le nombre de nos connoissances & de nos idées, que nos Philosophes étudient les hommes d'autre fois & les hommes d'aujourd'hui.

Reprenez vous comme des abeilles, nous disent ils, dans le monde passé & dans le monde présent; vous reviendrez ensuite dans votre ruche composer votre miel.

Le Philosophe s'applique à la connoissance de l'univers & de lui-même; mais comme l'œil ne sauroit se voir, le Philosophe connoit qu'il ne sauroit se connoître parfaitement, puis qu'il ne sauroit recevoir d'impression extérieure du dedans de lui-même, & que nous ne connoissons rien que par de semblables impressions.

Cette pensée n'a rien d'affligeant pour lui, parce qu'il se prend lui-même tel qu'il est, & n'on pas tel qu'il semble à l'imagination qu'il pourroit être; d'ailleurs cette ignorance, n'est pas en lui une raison de décider qu'il est composé de deux substances opposées. Ainsi, comme il ne se connoît pas parfaitement, il dit qu'il ne connoît pas comment il pense, mais comme il sent qu'il pense, il reconnoit que sa substance est capable de penser de la même ma-

nière qu'elle est capable d'entendre & de voir.

La pensée est à l'homme un sens comme l'ouïe & la vue, dépendant également d'une constitution organique; l'air seul est capable de rendre les sons; le feu seul peut exciter la chaleur; les yeux seuls peuvent voir; les seules oreilles peuvent entendre, & la seule substance du cerveau est susceptible de pensées.

Que si les hommes ont tant de peine à unir l'idée de la pensée avec l'idée de l'étendue, c'est qu'ils n'ont jamais vu d'étendue penser; ils sont à cet égard ce qu'un aveugle né est à l'égard des couleurs, un sourd de naissance à l'égard des sons, eux qui ne sauroient unir ces idées avec l'étendue qu'ils tâtent parce qu'ils n'ont jamais vu cette union. La vérité n'est pas pour le Philosophe une maîtresse qui corrompt son imagination & qu'il croye trouver par tout. Il se contente de pouvoir la démêler où il peut l'apercevoir; il ne la confond point avec la vraisemblance; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, & pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable; il fait plus, & c'est ici une grande perfection du Philosophe, c'est que lors qu'il n'a point de motif propre pour juger, il fait demeurer indéterminé.

Chaque jugement, comme on l'a déjà remarqué, suppose un motif extérieur qui doit l'exci-

ter. Le Philosophe sent quel doit être le motif propre du jugement qu'il doit porter; si le motif manque, il ne juge point, il l'attend; & se console quand il voit qu'il l'attendrait inutilement.

Le monde est plein de personnes d'esprit, & de beaucoup d'esprit, qui jugent toujours; toujours ils devinent, car c'est deviner que de juger sans sentir que l'on a le motif propre du jugement; ils ignorent la portée de l'esprit humain; ils croient qu'il peut tout connoître; ainsi ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement, & s'imaginent que l'esprit consiste à juger. Le Philosophe au contraire, est plus content de lui-même, quand il a suspendu sa faculté de se déterminer, que s'il s'étoit déterminé avant que d'avoir senti le motif propre de la décision. Ainsi il juge & parle moins, mais il juge plus sainement & parle mieux; il n'évite point les traits vifs qui se présentent naturellement à l'esprit par un prompt assemblage d'idées qu'on est souvent étonné d'avoir unies. C'est dans cette prompte liaison que consiste ce que communément on appelle esprit, mais aussi c'est ce qu'il cherche le moins; il préfère à ce brillant le soin de bien distinguer les idées, & d'en connoître la juste étendue & la liaison précise, d'éviter de prendre le change, en portant trop loin quelques rapports particuliers que les idées

ont entre elles. C'est dans ce discernement que consiste ce qu'on appelle jugement & justesse d'esprit.

A cette justesse se joignent encore la souplesse & la netteté. Le Philosophe n'est pas tellement attaché à un système, qu'il ne sente toute la force des objections. La plupart des hommes sont si fort livrés à leurs opinions, qu'ils ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres.

Le Philosophe comprend le sentiment qu'il réjette avec la même étendue & la même netteté, qu'il entend celui qu'il adopte.

L'esprit Philosophique est donc un esprit d'observation & de justesse qui rapporte tout à ses véritables principes; mais ce n'est pas l'esprit seul que le Philosophe cultive, il porte plus loin son attention & ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doit vivre que dans les abîmes de la Mer ou dans le fond d'une forêt. Les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire; & dans quelque état qu'il se trouve, ses besoins & son bien-être l'engagent à vivre en société.

Ainsi la raison exige de lui, qu'il connoisse, qu'il étudie les qualités sociales & qu'il travaille à les acquérir. Il est étonnant que les hommes s'attachent si peu à tout ce qui est de pra-

tique , & qu'ils s'échauffent si fort sur de vaines spéculations. Voiez les désordres que tant de différentes hérésies ont causés. Elles ont toujours roulé sur des points de Théorie. Tantôt il s'est agi du nombre des personnes de la *Trinité*. Tantôt de leurs *émanations* ; tantôt du nombre des *sacrements* & de leurs vertus, tantôt de la nature de la *grace*. Que de guerres, que de troubles pour des chimères !

Le peuple Philosophe est sujet aux-mêmes visions. Que de disputes dans les Ecoles ! Que de livres sur de vaines questions ! Un mot les décideroit, ou feroit voir qu'elles sont indissolubles.

Une secte, aujourd'hui fameuse, reproche aux personnes d'érudition de négliger l'étude de leur propre esprit pour charger leur mémoire de faits & de recherches sur l'antiquité ; & nous reprochant aux uns & aux autres de négliger de se rendre aimables & de n'entrer pour rien dans la société.

Notre Philosophe ne se croit pas en exil dans ce monde ; il ne croit point être en pays ennemi ; il veut jouir en sage économe des biens que la Nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres ; & pour en trouver, il faut en faire. Ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hazard ou son choix le font vivre , & il trouve en-même tems ce qui lui convient ; c'est

un homme, qui veut plaire & se rendre utile.

La plupart des Grands à qui les dissipations ne laissent pas assez de tems pour méditer, sont féroces envers ceux qu'ils ne croient pas leurs égaux.

Les Philosophes ordinaires qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, le sont envers tout le monde; ils fuient les hommes, & les hommes les évitent.

Mais notre Philosophe qui fait se partager entre la retraite & le commerce des hommes est plein d'humanité. C'est le chartier de *Térence* qui sent qu'il est homme & que la seule humanité intéresse à la bonne ou à la mauvaise fortune de son voisin.

Il seroit inutile de remarquer ici combien le Philosophe est jaloux de tout ce qui s'appelle honneur & probité, c'est là son vrai objet.

La société civile est pour ainsi dire la seule Divinité qu'il reconnoisse tant qu'il est sur la terre; il l'encense, il l'honore par sa probité, par une attention exacte à ses devoirs & par un desir sincère de n'être pas un membre inutile & embarrassant.

Les sentimens de probité entrent autant dans la constitution mécanique du Philosophe, que les lumières de l'esprit; plus il sera éclairé, plus vous trouverez en lui de probité; au contraire, où regne le fanatisme & la superstition, regnent les passions, l'emportement; c'est *Madelaine* qui aime le monde, & *Madelaine* qui aime Dieu;

c'est toujours *Madelaine* qui aime avec violence.

Or ce qui fait l'honnête homme, ce n'est point d'agir par amour ou par haine, par espérance ou par crainte; c'est d'agir par esprit d'ordre ou de raison. Tel est le tempérament du Philosophe; or il n'y a guères à compter que sur les vertus du tempérament. Confiez votre vin plutôt à celui qui ne l'aime pas naturellement, qu'à celui qui forme tous les jours de nouvelles résolutions de ne s'enivrer jamais.

Le Dévot n'est honnête homme que par passion; or les passions n'ont rien d'assuré; de plus, le Dévot, j'ose le dire, est dans l'habitude de n'être pas honnête homme par rapport à Dieu, parce qu'il est dans l'habitude de ne pas suivre exactement sa règle.

La Religion est si peu proportionnée à l'humanité, que le plus juste fait des infidélités à Dieu sept fois par jour, c'est à dire plusieurs fois. Les fréquentes confessions des plus pieux nous font voir dans leur cœur, selon leur manière de penser, une vicissitude continuelle du bien & du mal: il suffit sur ce point qu'on croye être coupable pour l'être.

Ce combat éternel auquel l'homme succombe si souvent, forme en lui une habitude d'immoler la vertu au vice; il se familiarise à suivre son penchant, & à faire des fautes dans l'espérance de se relever par le repentir. Quand on

est si souvent infidèle à Dieu, on se dispose insensiblement à l'être aux hommes.

D'ailleurs, le présent a toujours plus de force sur l'esprit de l'homme qu'un avenir, que l'amour propre fait toujours regarder dans un point de vue fort éloigné. Le superstitieux se flatte toujours de réparer ses fautes, d'éviter les peines & de mériter les récompenses; aussi l'expérience fait assez voir que le frein de la religion est bien foible, malgré tant de sermons, tant de prônes. Le peuple est toujours le même; la Nature est plus forte que les chimères. Il semble qu'elle soit jalouse de ses droits; elle se retire souvent des chaînes où l'aveugle superstition veut follement la tenir. Le seul Philosophe qui sait en jouir, la règle par la raison.

Examinez tous ceux contre lesquels la justice humaine est obligée de se servir de son épée; vous trouverez, ou des tempéraments ardents, ou des esprits peu éclairés, & toujours des superstitieux ou des ignorants. Les passions tranquilles du Philosophe peuvent bien le porter à la volupté, mais jamais au crime; sa raison cultivée le guide & ne le conduit jamais au désordre.

La superstition ne fait sentir que foiblement combien il importe aux hommes par rapport à leur intérêt présent, de suivre les loix de la société; elle condamne même ceux qui ne les suivent





vent que par ce motif, qu'elle appelle avec mépris motif humain. Le Chimérique est pour elle bien plus parfait que le naturel. Ainsi ses exhortations n'opèrent que comme doit opérer une chimère. Elles troublent, elles épouvantent; mais quand la vivacité des images qu'elles ont produites est ralentie, que le feu passager des imaginations est éteint, l'homme demeure sans lumière abandonné aux foiblesses de son tempérament.

Notre sage, en ne craignant rien après la mort, semble perdre un motif de plus d'être honnête homme pendant sa vie. Mais il y gagne de la consistance, pour ainsi dire, & de la vivacité dans le motif qui le fait agir; motif d'autant plus fort qu'il est purement humain & naturel; le motif est la propre satisfaction qu'il trouve à être content de lui-même, & suivant les règles de la probité: motif que le superstitieux n'a qu'imparfaitement; car tout ce qu'il a de bien en lui n'est qu'imaginaire; à ce motif se rapporte encore un autre motif bien puissant. C'est le propre intérêt du sage, & un intérêt présent & réel.

Séparez pour un moment le Philosophe de l'honnête homme, que lui reste-t-il? La société civile, son unique soutien ici bas, l'abandonne. Le voilà privé des plus douces satisfactions de la vie. Le voilà banni sans retour du commer-

ce des honnêtes gens. Ainsi il lui importe bien plus qu'au reste des hommes, de disposer tous ses ressorts à ne produire que des effets conformes à l'idée de l'honnête homme. Ne croyez pas que parce que personne n'a les yeux sur lui, il s'abandonne à une action contraire à la probité. Non, cette action n'est point conforme à la disposition mécanique du sage. Il est paitri, pour ainsi dire, avec le levain de l'ordre & de la règle ; il est rempli des idées du bien de la société civile ; il en connoît les principes bien mieux que les autres hommes. Le crime trouveroit en lui trop d'oppositions, il y auroit trop d'idées naturelles & trop d'idées acquises à détruire. Sa faculté d'agir est pour ainsi dire comme une corde d'instrument de musique montée sur un certain ton ; elle n'en sauroit produire un contraire. Il craint de se détonner, de se désaccorder d'avec lui-même.

D'ailleurs, dans toutes les actions que les hommes font, ils ne cherchent que leur propre satisfaction actuelle ; c'est le bien, ou plutôt l'attrait présent, suivant la disposition mécanique où ils se trouvent, qui les fait agir. Or pourquoi voulez-vous que parce que le Philosophe n'attend ni peines ni récompenses après cette vie, & laissant agir la Providence, il doive trouver un attrait présent qui le porte à vous tuer, ou à vous tromper ? N'est-il pas au contraire plus disposé

par ses réflexions à trouver plus d'atraits & de plaisir à vivre avec vous, à s'attirer votre confiance & votre estime, à s'acquitter des devoirs de l'amitié & de la reconnoissance ? Ces sentimens ne sont-ils pas dans le fond de l'homme indépendamment de toutes croyances sur l'avenir ? L'idée de mal-honnête homme est autant opposée à l'idée de Philosophe, que l'est l'idée de stupide ; & l'expérience fait voir tous les jours, que plus on a de raison & de lumière, plus on est bon, sage & propre pour le commerce de la vie.

J'entrerois volontiers dans un plus grand détail ; mais on sent assez combien la république doit tirer plus d'utilité de ceux qui élevés aux grandes places, sont pleins des idées de l'ordre & du bien public, & de tout ce qui s'appelle humanité. Il seroit à souhaiter qu'on en pût exclure tous ceux qui par leur mauvaise éducation sont remplis d'autres sentimens.

Le vrai Philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, & qui joint à un esprit de réflexions & de justice, les mœurs & les qualités sociales.

Le vrai Philosophe sent qu'il est quelque chose d'existant. Or ce quelque chose qu'il sent, il ne peut le savoir que par l'intelligence, puis que sans elle, on ne peut rien concevoir. Cette intelligence est donc la seule nécessaire ; &

tout ce qui n'est pas elle, lui est contingent. Elle est donc la première cause, & l'unique source de tout ce qui existe. Cette Intelligence ne peut avoir eu de commencement; elle est donc éternelle & infinie; comme Intelligence, elle n'a besoin que de soi pour exister, & elle est certainement sa propre cause. Puisqu'elle est sa propre cause, & que rien ne peut exister sans elle, elle est donc aussi la cause de tout ce qui existe; car il est de l'essence de l'effet d'avoir une cause; par conséquent l'Intelligence est cause nécessaire, tant de soi, que de tout ce qui existe, ou qui peut exister.

Le Philosophe ne peut douter que la substance intelligente ne soit déterminée, puisqu'elle est cause générale d'elle-même & de tout ce qui existe. Il ne peut douter que cette cause intelligente ne soit libre, puis qu'elle est sa propre cause d'exister & d'agir.

Le Philosophe appelle contingent, ce qui peut être & ne pas être; auquel sens, il est évident que la substance intelligente ni ses actions ne peuvent être entendues, puisque sa nature & ses conséquences sont également nécessaires & déterminées.

Le Philosophe appelle nécessaire, tout ce qui est déterminé, & en ce sens, la substance intelligente est nécessaire, étant déterminée par elle-même; & les Etres particuliers sont aussi

nécessaires, entant que déterminés par leurs causes. Mais il y a une autre sorte de nécessité, qui est celle de la Nature; telle est celle de la substance dont l'existence est nécessaire par sa définition; laquelle par conséquent ne convient point aux êtres particuliers, qui peuvent être conçus comme n'existant pas.

Il y a pareillement une autre sorte de détermination, qui consiste dans les bornes prescrites à l'existence des Etres particuliers, soit en étendue, soit en conformation d'organes, soit en perceptions, & en connoissances; mais cette espèce de détermination bornée, est opposée à l'idée générale, & se renferme dans les individus.

Cela posé, le Philosophe conclut, que l'action de la substance intelligente est éternelle, libre, infinie & nécessaire comme sa nature, parce qu'autrement son action ne dépendroit pas d'elle; elle auroit une autre cause qu'elle-même, contre sa définition, que le Philosophe conçoit comme sa propre cause d'exister & d'agir.

Et de-là même il s'ensuit qu'elle est toute-puissante, c'est à dire qu'elle peut faire tout ce qui est possible, non pas à des Etres bornés, ou à un entendement fini, mais en général à tout ce qui peut-être conséquent de ses attributs infinis. Or de l'infinité des attributs, suit l'infinité des conséquences. Par-

tant la substance intelligente , ou l'Etre absolu, est infini dans son action, & conséquemment tout-puissant.

A cette énumération des attributs de la substance intelligente , mais plus sensiblement à celui que le Philosophe conçoit sous le nom de cause absolue & de toute-puissance, il n'est pas difficile de reconnoître l'Etre suprême, que le Philosophe conçoit comme l'Etre absolument infini ; la substance douée d'une infinité d'attributs, ou plutôt connoissable par une infinité de propriétés , dont chacune exprime infiniment son essence éternelle & infinie.



DISCOURS

ENTRE UN DEÏSTE ET UN ATHE'E.

L'Athée.

Notre dispute se réduit à savoir si la Nature éternelle agit avec sagesse & dessein, ou si elle prend toutes sortes de formes par une nécessité aveugle. Ne nous éblouissons point sur les préjugés vulgaires. Un Philosophe ne doit croire que lors qu'il y est forcé par une évidence entière. Je ne raisonne que sur ce que je vois, & je ne vois dans toute la Nature, qu'une matière immense, & une force infinie. Cette matière agissante est éternelle. Or dans un temps infini, une force toute puissante doit donner nécessairement toutes sortes de formes à une matière immense. Elle en a eu d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui: elle en prendra de nouvelles. Tout a changé, tout change; tout changera. Voilà le cercle éternel dans lequel roulent les atomes.

Le Déiste.

Voilà un sophisme & non pas une preuve. Vous ne voyez, dites-vous, dans toute la nature qu'une force infinie & une matière immense. J'en conviens: mais s'ensuit-il que la force infinie soit une propriété de la matière? La matière est éternelle, ajoutez-vous, cela se peut, parce que la force infinie toujours agissante, l'a pu

produire de tous tems; mais concluez-vous de-là qu'elle soit l'unique substance existante? Je conviendrai encore que la force toute puissante peut donner dans un tems infini toutes sortes de formes à une matière immense; mais est-ce là une preuve que cette force agit par une nécessité aveugle & sans dessein? Quand j'admettrois vos principes, je nierai cependant vos conséquences, qui me paroissent absolument fausses. En voici la raison.

L'idée que nous avons de la matière ne renferme point celle de force. Elle ne cesse point d'être matière quand elle est dans un parfait repos; elle ne sauroit se rendre le mouvement lors qu'elle l'a perdu. De-là je conclus qu'elle n'est pas active par elle-même, & par conséquent que la force infinie n'est pas une de ses propriétés.

De plus, j'apperçois en moi & dans plusieurs Etres qui m'environnent, un principe comparateur qui sent, qui raisonne, & qui juge. Or il est absurde de supposer qu'une matière sans pensée & sans sentiment, puisse sentir & devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure; Il n'y a aucune liaison entre ces idées. Il est vrai que la vivacité de nos sentimens dépend souvent du mouvement de nos humeurs; cela prouve que l'esprit & le corps peuvent être unis, mais nullement qu'ils font un. De-là je conclus qu'il y a dans la nature une autre substance que la ma-

tière, & par conséquent qu'il doit y avoir une Intelligence souveraine fort supérieure à mon ame, à la vôtre, & à celle de tous les autres hommes.

Pour savoir s'il y a une telle Intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers. J'observe la constance & la régularité des ses loix, la fécondité & la variété de ses productions, la liaison & la convenance de ses parties; la conformation des animaux, la structure des plantes, l'ordre des élémens, la révolution des astres. Alors, je ne puis plus douter que tout ne soit l'effet d'un dessein, d'un art, & d'une sagesse suprême. De-là je conclus que la force infinie que vous reconnoissez dans la nature, est une Intelligence souveraine & toute puissante.

Une vue superficielle dans ces prodiges peut laisser l'esprit dans l'incertitude; mais lors qu'on entre dans le sanctuaire de la Nature, lors qu'on étudie à fond ses secrets, on ne peut hésiter. Je ne vois pas comment l'Athée peut résister à la force de ces preuves.

Après vous avoir exposé les raisons qui me font croire; je vous prie de me dire celles qui peuvent vous faire douter.

L'Athée.

Un Etre infiniment sage & puissant, doit avoir toutes sortes de perfections; sa bonté & sa justice doivent égaler sa sagesse & sa puissance: cependant l'univers est rempli de défauts & de

vices. Je vois par tout des Etres malheureux & méchants. Or je ne saurois concevoir comment les souffrances & les crimes peuvent commencer ou subsister sous l'empire d'un Etre souverainement bon, sage & puissant. L'idée d'une cause infiniment parfaite me paroît incompatible avec des Etres si contraires à sa nature bien-faisante. Voilà la raison de mes doutes.

Le Désar.

Quoi ! Nierez-vous ce que vous voyez clairement, parce que vous ne voyez pas plus loin ? La plus petite lumière nous porte à croire ; mais la plus grande obscurité n'est pas une raison de nier. Dans ce crépuscule de la vie humaine , les lumières de l'esprit sont trop foibles, pour nous montrer les premières vérités dans une clarté parfaite. On ne fait que les entrevoir de loin par un rayon échappé qui suffit pour nous conduire ; mais ce n'est pas une évidence qui dissipe tous les nuages. Rejetterez-vous les preuves les plus convaincantes d'une Intelligence souveraine à cause que vous ne voyez pas les raisons secrètes de sa conduite ? Vous niez la sagesse éternelle parce que vous ne concevez pas comment le mal peut subsister sous son Empire. Est-ce là raisonner ? Une chose n'existe pas, parce que vous ne la voyez point. Voilà à quoi se réduisent toutes vos difficultés.

Le désir de tout pénétrer, & de tout expliquer, de tout ajuster à nos idées imparfaites, est

la plus dangereuse maladie de l'esprit humain. Le plus sublime effort de notre raison, est de se taire devant la raison souveraine. Laissons à l'Intelligence suprême le soin de justifier un jour les voies incompréhensibles de sa providence. Notre orgueil & notre impatience font que nous ne voulons pas attendre ce dénouement; nous voulons dévancer la lumière & nous la perdons de vue.

Le véritable bonheur sans l'idée d'une Intelligence toute puissante, est une contradiction. L'homme, loin de pouvoir se procurer par lui-même son bonheur, ne peut qu'être misérable, imparfait, foible & borné, agité par mille desirs bien au-dessus de son pouvoir; comment pourroit-il se flatter d'être heureux sans le secours d'un Etre tout sage pour éclairer notre esprit, tout puissant pour nos faiblesses, & infiniment parfait pour suppléer à nos imperfections. Si cet Etre n'existoit pas, l'homme seroit le plus malheureux de tous les Etres qui existent sur la terre. Car il porte avec soi les causes de sa misère, ce qu'on ne voit pas dans les autres animaux.

F I N.

Je vous prie de m'excuser si je ne vous envoie pas
 tout ce que j'ai écrit, car j'ai été obligé de
 brûler beaucoup de lettres. Je vous envoie
 cependant ce qui me reste, et je vous prie
 d'accepter ce peu de chose. Je vous prie
 de m'excuser encore une fois.

Les vœux de la nation sont d'être libre, d'être
citoyen, d'être homme, d'être français.
C'est la loi de la nature, c'est la loi de la
raison, c'est la loi de la justice, c'est la loi
de la patrie. C'est la loi de la liberté, c'est
la loi de l'égalité, c'est la loi de la fraternité.
C'est la loi de la civilisation, c'est la loi de
la science, c'est la loi de la religion, c'est la
loi de la morale, c'est la loi de la loi.



2/

A

DISCOURSE

CONCERNING THE

CHURCH;

IN WHICH THE

SEVERAL ACCEPTATIONS OF THE WORD

ARE EXPLAINED AND DISTINGUISHED;

THE GOSPEL COVENANT DELINEATED;

A RIGHT OF

ADMISSION AND ACCESS TO SPECIAL ORDINANCES,

IN THEIR OUTWARD ADMINISTRATION AND

INWARD EFFICACY,

STATED AND DISCUSSED.

DESIGNED TO

REMOVE THE SCRUPLES AND RECONCILE

THE DIFFERENCES OF CHRISTIANS.

—●—
BY MOSES HEMMENWAY, D. D.
PASTOR OF A CONGREGATIONAL CHURCH IN WELLS.

—●—
"Prepare the way, take up the stumbling block out of the way of my people."
ISAIAH, lvii. 14.

PRINTED AT BOSTON,
BY I. THOMAS AND E. T. ANDREWS,
FAUST'S STATUE, NO. 45, NEWBURY STREET.

MDCCXCII.